

pour entrer en spécialité. J'avais hérité de deux jeunes femmes qui occupèrent des fonctions d'interne de médecine générale, une nouveauté qui déplaisait et qu'on affubla de l'abominable sobriquet d'*Interne Canada-Dry*. Sylvia Horviller fut nommée interne en radiologie à Strasbourg, après m'avoir fait un superbe travail sur l'échographie des parathyroïdes, que je présenterai au congrès de l'American Institute of Medical Ultrasound de Kansas City. Corinne Grémillet, elle aussi, fut nommée à Lille, mais obliqua vers la pédiatrie, non sans m'avoir elle-aussi rendu un excellent travail scientifique.

Ma dernière action corporative avait été de présenter le projet d'application à la radiologie du nouvel internat, lors de l'intronisation de mon successeur, le radiopédiatre de Saint-Vincent-de-Paul Gabriel Kalifa. Nous étions d'accord pour saluer la qualité du CES de radiologie qui répondait à nos besoins. La radiologie en expansion continue n'avait rien à gagner dans la réforme de l'internat proposée et beaucoup à perdre. L'alignement de notre discipline sur la loi générale d'orientation était inévitable. J'aurais aimé continuer mon action pour la promotion de la recherche universitaire au plus au haut niveau des responsabilités, c'est-à-dire au secrétariat général du CERF, en association avec le président Michel Amiel. Mes collègues préférèrent donner cette responsabilité à un représentant de la nouvelle génération des professeurs des universités, titre qui remplaçait celui mal-aimé de Maître de Conférence Agrégé. Le coup des caciques était bien joué: j'avais trop milité pour l'ascension de la nouvelle génération aux postes de responsabilité et l'argument fourni par les perspectives d'ICR'89 restait trop du domaine du virtuel pour l'utiliser. Corentin Celton serait donc une traversée du désert à tous les points de vue.

VERS ICR'89, PREMIÈRE (1982-1983)

Le succès des Belges au Congrès de Bruxelles m'avait impressionné. La radiologie française était maintenant assez forte pour qu'il ne soit plus déraisonnable d'envisager qu'elle s'investisse dans une grande entreprise de cette sorte. Les Congrès Mondiaux avaient lieu tous les quatre ans. Le prochain aurait lieu à Honolulu en 1985 et serait organisé par les Américains. Le suivant était programmé en 1989. François Mitterrand venait de lancer l'idée d'une grande Exposition Universelle à Paris pour la célébration du Bicentenaire de la Révolution Française. Intégrer le Congrès International dans un tel contexte était un carte fabuleuse à jouer et, à mon sens, sans aucun risque d'échec. Restait la magie de la date de 1989 quand la Mairie de Paris refusa de suivre «Tonton». Le bicentenaire ne pourrait manquer d'avoir un retentissement mondial. François Contenay partageait cette vision et me poussait à me lancer dans l'aventure avec sa nouvelle société « Convergences », créé après son départ de la société PMV. A la Noël 1982, j'allai en parler au Secrétaire Général de la Société Française de Radiologie Médicale, Henri Nahum. J'étais alors totalement sur la touche face à la fois aux caciques et aux jeunes-turcs, et il me fallait user de diplomatie car seule la SFRM pouvait être officiellement candidate. Le Congrès de radiologie de langues latines de 1978 avait été un fiasco, donc un mauvais souvenir, lié il est vrai à un médiocre programme scientifique et à des exigences démesurées des radiothérapeutes. J'abordai le sujet à la fin de notre entrevue avec un Nahum au faite de sa puissance et de sa gloire qui n'y croyait pas un seul instant, mais était favorable à l'idée de me laisser cet os à ronger.

Au cours du sinistre mois de mars 1983, juste à mon retour du Raid Africatour, dans mon bureau provisoire au dénuement monacal de Corentin Celton, je lui rédigeai l'exemplaire unique d'une lettre manuscrite écrite recto verso à l'encre bleue de mon gros stylo Mont-Blanc lui exposant un projet dont les grandes lignes étaient centrées sur la nécessité d'investir la radiologie française dans une entreprise qui la dépasse. Il fallait saisir la conjonction favorable

en 1989 et des compétences de François Contenay, déjà démontrées lors de L'Ultrasonographie du Cou. Le Bordelais Guy Delorme s'appuyait sur Contenay pour le Congrès de l'AER, à ouvrir en septembre suivant. Cette lettre, qui a disparu des archives noyées lors d'une inondation importune, y fut lue alors et, dans l'indifférence générale, la procédure de la candidature de Paris pour ICR '89 s'engagea avec la délégation de trois volontaires incrédules pour m'assister dans le démarrage d'un processus auquel j'étais le seul à croire. Je connaissais bien Jean-Michel Bigot, chef de service de radiologie de Tenon, nouveau président du Syndicat des Radiologues des Hôpitaux de Paris et Secrétaire Général du Congrès de Bordeaux, ainsi que le radiothérapeute de l'Institut Gustave Roussy, François Eschwège. Michel Bellet, une personnalité montante de la radiologie provinciale, exerçait au CHU de Brest et parlait espagnol.

LE RAID «AFRICATOUR» PARIS-TUNIS-LOMÉ - FÉVRIER 1983

Dire que j'ai aimé cette traversée de l'Afrique est un euphémisme. Le désert de sable était une source de découverte et de réminiscence. La pluie noyait les chotts dans le Sud-Tunisien, On ne savait alors rien de la ville sainte d'El-Oued, située aux confins de l'est du Constantinois, où les Français n'étaient pas franchement les bienvenus mais où ils purent néanmoins admirer les coupes de mosquées par dizaines. Le désert de sable est mon favori. Toutes les photographies les plus diverses de la production séculaire que le désert a pu inspirer étaient au rendez-vous de mes souvenirs, à cette époque de l'année où les nuits sont longues et les ombres très tranchées le jour quand le soleil se lève ou va se coucher. On allait des dunes de sables presque de blanc pur au noir de charbon en passant par des nuances infinies de jaunes et de rouges, sous un ciel bleu pâle sans nuages. L'immensité infinie du désert de sable et des hauts plateaux vers Fort-Flatters et Tamanrasset me permit de me défouler tout en jouissant de la paix silencieuse qui supportait très bien l'incursion de notre caravane. La Mercedes 4x4 qui avait gagné le Paris-Dakar cette année-là, était un véhicule de classe incomparable avec les vieilles Land-Rover et les 2-pattes de 1966. Confortable, elle passait néanmoins partout, des plaques de feck-feck profondes aux pentes à quarante-cinq degrés. La montée d'un lit d'oued, toujours riche en végétation et vierge de toute vie animale macroscopique, pouvait nous conduire jusqu'aux sources d'un ravin asséché, me donnant des émotions comparables à celles que j'avais ressenties du haut de l'hélicoptère d'Inamguel.

Tamanrasset avait bien changé en moins de vingt ans. Sa population avait décuplé et les Touaregs se perdaient dans la colonisation du Hoggar par les Algériens du Nord. Le bordj du Père de Foucault était maintenant inclus dans un périmètre interdit au public. Je me fis vertement réprimander par un policier colérique et faillis me faire confisquer mon appareil pour avoir voulu le photographier. Secret militaire que j'étais en train d'enfreindre quand Tam devenait le Los Alamos de l'Algérie! La lumière que j'avais mémorisée en 1966 n'était plus la même. Le bleu pâle avait fait place à un gris rougeâtre qui noyait les reliefs. Le vent d'harmattan soufflait depuis l'Ethiopie et apportait poussières et miasmes, vecteurs des grandes épidémies de maladies infectieuses, telle la méningite cérébro-spinale contre laquelle je m'étais fait vacciner sur les conseils du centre médical d'Air France. Bien entendu l'ascension de l'Assekrem était au programme, précédée de la cascade, du Pic Laperrine et de l'Atakor, eux comme dans mes souvenirs. Les sœurs du Père de Foucault n'étaient plus les reines de l'hospitalité dans l'Ermitage déserté. La nuit, le thermomètre tomba au-dessous de -10° Celsius. Je réussirai à garder un coin d'oreille gelé en surface, alors que tout le reste de mon corps enveloppé dans la totalité des vêtements de mon équipage sut garder sa température normale. Au retour, l'on eut tout le temps de photographier un troupeau d'une bonne centaine de dromadaires pâture dans la vallée. La vision panoramique de leurs fornications statiques suspendues dans le temps à l'infini fit la joie des photographes munis de téléobjectifs. Il n'était pas question de revoir Inamguel, un endroit

dont nul ne parlait. Je ne retrouvai aucun employé du CEMO. J'eus une pensée pour l'infirmier qui se targuait d'un niveau de parenté élevé avec l'Aménokal, l'autorité suprême des Touaregs maintenant réduite à un rôle de figuration.

La piste joignant Tam et Arlit sur l'axe Alger-Agadez est à mes yeux la plus belle du monde et pourrait être classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Un homme seul la longeait en vélo, annoncé à nos yeux des dizaines de kilomètres à l'avance. La trace de ses pneus dessinait une seule ligne droite ininterrompue. De temps en temps, l'empreinte de ses pataugas défilait parallèlement à sa gauche. Sur un bon millier de kilomètres, l'on passa de l'hiver hoggarien toujours glacial la nuit à la fournaise sahélienne sans discontinuer. Après le passage de la frontière gardée par des forces algériennes sinistres, celui du côté nigérien tenait de la farce. Les policiers ouvraient leur poste du petit matin à midi. Arrivé dès potron-minet, nous avions nos chances de passer grâce à des tractations manifestement épicées menées par nos guides pour que le convoi ne soit pas coupé en deux. Hilares, athlétiques et rondouillards à la fois, ces gaillards étaient loquaces, bienveillants et prêts à nous faire passer juste avant l'heure fatidique de la fermeture jusqu'au lendemain. Les Italiens qui nous suivaient immédiatement dans la file devront passer la nuit sur place.

Agadez est une ville popularisée par le Paris-Dakar et les reportages sur l'immigration clandestine. Elle était encore une bourgade en voie d'expansion. Sur le lieu de notre campement, l'on comprit l'importance de la frontière avec le Tchad d'où sonnaient des bruits de guerre. Je n'avais pas l'argent nécessaire pour acquérir une vraie épée targui qui se courbait en demi-cercle parfait. À Inamguel, j'en avais achetée une, forgée dans un morceau de châssis de camion, raide et aujourd'hui rouillée dans son étui. Je me contentai d'un poignard toubou parfaitement inaltérable. Après Agadez, la route était goudronnée. La traversée du Sahel est monotone durant la saison sèche. Était-ce à cause de la gentillesse et la gaieté des Noirs, après des contacts froids avec des Algériens taciturnes voire sinistres? L'absence de boue qui ajoute la crasse à la misère? Je n'ai pas gardé de ce lieu réputé symbolique de la détresse africaine le souvenir de l'insoutenable, comme je l'avais vu notamment dans le bled algérien de mes vingt ans. Tout arrêt de la caravane voyait accourir des meutes d'enfants apparemment bien-portants, joyeux et chahuteurs, pas spécialement voués à la mendicité, couvés de l'œil sans hostilité par les adultes restés spontanément à distance raisonnablement proche des voitures.

Après une brève incursion au Burkina-Fasso et au Bénin, la fièvre me prit à Niamey, capitale du Niger, sur le fleuve du même nom. Il n'était pas question de passer à côté de l'arbre du Ténére emprisonné dans une cage au cœur de la ville même. Pour la première fois depuis la Tunisie, nous voyions de l'eau mais aussi des moustiques. Tout au long de notre remontée en canot du fleuve au fort courant, je me sentis de plus en plus mal. Le soir venu, j'étais manifestement atteint d'une fièvre tropicale, insupportable dans la fournaise nigérienne. Je savais qu'il ne pouvait s'agir d'un accès de paludisme. Le médecin du convoi, un excellent réanilmateur de Claude Bernard qui avait sauvé d'une mort certaine Mr Didelot, le patron d'Africatour quelques années plus tôt, était inquiet et son traitement resta inefficace. J'exprime là une pensée reconnaissante envers Africatour qui avait affrété pour toute la durée du périple un petit monoplane biplace qui me transporta à Lomé dans des conditions rapides et sûres mais frustrantes. Quand je m'étais inscrit à ce voyage unique en son genre, j'avais en tête de voir la forêt vierge dans l'étape terminale de l'enfilade du Togo. Je ne ferai que l'apercevoir de l'avion, mais le cœur n'y était plus. Cette précaution m'évita une hospitalisation dans un hôpital africain, expérience que je ne souhaiterais pas à mon plus cher ennemi.

Dans l'hôtel Sofitel de Lomé, à mon grand étonnement, je croisai dans l'ascenseur mon collègue Jean-Claude Valcke, l'adjoint de Louis Moreau à Corentin Celton, accompagné de

deux autres collègues de ma connaissance. Il avait été coopérant pendant quatre ans au Togo et y revenait régulièrement en mission. Ce fut là qu'il m'expliqua le rôle néfaste de la traversée de l'Afrique tropicale sous le vent d'harmattan. Je rentrai de suite en France par le vol d'UTA. Une radiographie du thorax révéla que j'avais fait une pneumopathie infiltrante avec une petite atélectasie bronchique. J'en guérirai après des mois de fatigue rappelant celle des hépatites virales, avec pour toute séquelle une intolérance à toute température extérieure excédant dix-huit degrés et des dilatations des bronches de la base gauche atélectasiée.

SAN FRANCISCO, AUTOMNE 1983

Je me rendis compte de cette nouvelle vulnérabilité en septembre 1983 en reprenant le chemin des USA. À San Francisco, régnait alors une vague de chaleur supérieure à cent degrés Fahrenheit - plus de 40°C avec hausse historique des records. La réunion de la Society of Uroradiology à laquelle je participais fut un échec. Le chairman l'avait programmée en plein Rosh-ah-Shana qui retint chez eux la forte cohorte juive de la société. L'uroradiologie américaine traversait alors une crise encore plus sévère qu'en France. Les départements de radiologie étaient traditionnellement organisés dans une structure de sous-spécialités par organes. On était radiologue cardio-vasculaire, osseux, neurologique, gastro-intestinal... L'arrivée des nouvelles technologies imposait une nouvelle génération de radiologues spécialisés par appareillage. Les ultrasonographistes, les scanographistes, les tous nouveaux pionniers de la résonance magnétique nucléaire s'occupaient de tous les organes sans trop se préoccuper de leurs rattachements à tel ou tel système organique, neuroradiologie mise à part. La radiologie conventionnelle urinaire, déjà peu reluisante aux USA, ne s'en remettra guère avant la fin du siècle. Seule l'introduction de la lithotripsie extracorporelle apportait quelque chose de nouveau pour ressusciter l'UIV, devenue la parente pauvre de l'imagerie médicale. Je présentai là mes observations de suppurations de l'appareil urinaire mises en valeur par l'échographie. Ce ne fit qu'exciter l'aigreur des frustrés. J'étais sur la route du has-beenage.

Je retournai quelques semaines plus tard à San Francisco comme invité du symposium sur les produits de contraste, premier du genre défini à Lyon. Il se tenait dans le tout nouveau Méridien, dans ce quartier de l'Embarcadero totalement reconstruit qui avait aussi déporté Chuck Murphy dans un tourist-trap du Fisherman's Wharf. Le symposium marquait une volonté de rapprochement des deux grands leaders américains évidemment rivaux. Je connaissais bien maintenant Elliott Lasser le Californien et son équipe amputée de Charles Higgins recruté par l'UCSF pour lancer la RMN. Je ne connaissais pas Harry Fisher, basé à Rochester, New York, lui aussi à la tête d'une pépinière de talents et pour la première fois, assis à côté de son «frère ennemi» en produit de contraste. Je vis un colosse aux airs d'Orson Welles, malheureusement handicapé par des séquelles de poliomyélite qui le condamnaient à la petite voiture. Il modérait les débats avec une voix de basse d'opéra ajoutant à sa majesté naturellement jupitérienne. Je fus le seul candidat à l'organisation du symposium européen suivant en principe programmé deux ou trois ans plus tard. Ma présentation fut brève et sobre. J'avais carte blanche pour la mise en route de tout le processus. Elliott Lasser et sa secrétaire Trudi Cantonwine seraient mes conseillers privilégiés.

STRUGGLE FOR LIFE ET EQUIPEMENTS EN GÉRIATRIE

... LE SOUS-JACENT ÉCONOMIQUE CRÉE LES CONDITIONS D'UNE MODIFICATION CYCLIQUE DE L'ÉCHELLE DES VALEURS ET DES COMPORTEMENTS. MAIS QU'À SON TOUR, LE CLIMAT POLIRIQUE ET PSYCHOLOGIQUE EXERCE, À L'INSTAR DES INNOVATIONS, UN EFFET DE RENFORCEMENT SUR LE KPNDRATIEFF LUI-MÊME.

L'année précédente, quand j'étais encore adjoint à Necker, j'avais essayé d'obtenir que me soit confiée une installation pilote de résonance magnétique. Entreprise donquichottesque qui, je le compris rétrospectivement, n'avait aucune chance d'aboutir. Les cartes étaient distribuées depuis longtemps et le Directeur des équipements de l'AP devenait «Raging Bull» quand on abordait le sujet. Je le regrettais aussi bien pour moi que pour la technique car, à quarante-cinq ans, j'avais la capacité de m'investir cérébralement dans cette aventure avec une quasi-certitude de succès. Passée cette chance, je n'aurais plus de telles occasions d'autant plus que, à tort ou à raison, j'avais des doutes sur la souplesse de l'intelligence soumise au processus de vieillissement. La CGR était en retard comme à l'accoutumée dans la concrétisation de sa recherche en RMN, mais cela arrangeait l'administration maintenant gouvernée par le programme commun de la gauche de voir se hâter lentement le développement ruineux d'une nouvelle source de dépense qui n'avait plus rien à voir avec des équipements même très coûteux comme le scanographe. Là aussi les applications au système nerveux s'avèrent les plus précocement fructueuses.

En 1983, on conjecturait sur la puissance des aimants de 0.5 à 1.5 teslas, par eux-mêmes très coûteux. Leur surpuissance imposait des contraintes architecturales très sophistiquées pour protéger l'environnement des effets du champ magnétique. On ne le concevait alors que par la construction de pavillons spécialement construits dans des espaces relativement éloignés des laboratoires et des services où proliféraient les équipements de plus en plus complexes et détraquables par le magnétisme. L'aimant est entouré par une cage de Faraday protégeant les observateurs extérieurs. Les porteurs de stimulateurs cardiaques et de matériels métalliques à base de fer, tels les clips vasculaires et les éclats de grenade, sont éliminés d'emblée, pour éviter les lésions des organes par déplacement de ces corps étrangers. Le malade est placé dans une sorte de sarcophage, position difficilement supportable par les claustrophobes. Utilisateurs et observateurs doivent se tenir derrière une vitre épaisse amagnétique. Il faut tenir à distance respectable dans une armoire éloignée cartes de crédits, tickets de métro et d'une façon générale tout objet magnétisable.

Le présent était dans les grands hôpitaux, dont l'immense hôpital de Bicêtre où l'on installa dans un pavillon construit à cette fin un appareil à haut champ financé par l'Assistance Publique, l'Institut Gustave Roussy et le Commissariat à l'Energie Atomique. J'irai étudier là le potentiel de la technique pour l'imagerie des glandes endocrines intracervicales; il n'en sortira rien, sauf pour moi de battre mes records de mise en boîte établi dans le spectroscope gamma du corps humain du CEA après mes voyages au Sahara; je resterai dans le tunnel impavide pendant une heure et demie, dont quarante-cinq minutes sans déglutir. La technique était alors inapplicable et le restera longtemps, faute de disposer d'antennes renforçatrices de surface et de séquences d'acquisitions rapides.

Instruits par l'expérience du développement anarchique du scanographe, les radiologues parisiens s'associent à la CGR pour réussir une expérience intelligente de collaboration à la fois pédagogique et critique. La firme installa un aimant de 0.5 tesla dans une cellule architecturale prototype dans son usine de Buc, dans les Yvelines. Beaucoup de jeunes radiologues de cette époque doivent à ces expériences d'avoir été formés sans grands frais à l'IRM, nouvel acronyme signifiant imagerie résonance magnétique. Avant la livraison des remnographes, terme officiel, dans les services cliniques, il y eut des équipes opérationnelles qui permettront à la France de ne pas trop creuser le fossé la séparant des USA certes mais aussi des autres pays de l'Europe du Nord voire de l'Italie. C'est par le biais du scanographe mais surtout de l'IRM que les Allemands et les Italiens feront dans les années 80 une percée remarquable dans le concert radiologique international.

Avec vingt ans de recul aujourd'hui, je ne peux toujours pas expliquer le mécanisme de formation des images remnographiques comme je peux y parvenir avec les autres techniques. Il faut des connaissances en mathématiques et en physique qui me dépassent. La méthode déjà complexe à son origine et lourde à manipuler ne cesse de se perfectionner et nul ne voit réellement quand et à quel niveau cette expansion marquera un palier. Les nouvelles technologies, depuis l'imagerie en coupes par les rayons X, les ultrasons et le magnétisme jusqu'à la radiologie d'intervention, eurent pour effet principal de donner de la radiologie une image infiniment plus reluisante aux jeunes internes et chefs de clinique qui furent de plus en plus nombreux à s'y investir. Comme je suis incapable de m'intéresser à une technique que je ne possède pas en main propre, je ne suis pas monté dans le train de l'IRM, parce qu'à Corentin Celton c'était le benjamin des soucis des cliniciens. J'étais par contre à la recherche d'un débouché pour les malades qui avaient besoin d'une scanographie, il fallait donc que je m'y initie. L'hôpital n'était relié à aucune antenne et l'Assistance Publique n'offrait aucune issue, aucun hôpital du sud-ouest parisien n'étant équipé et les quelques rares autres étaient saturés par une énorme demande. Je rends ici hommage à Jean-Daniel Picard, chef de service de l'hôpital Foch, à Suresnes et membre de l'Académie de Médecine, rencontré par hasard dans un couloir à la Porte Maillot, qui m'offrit une vacation hebdomadaire sur son scanographe CGR CE 10000 à venir.

IMAGERIE DIAGNOSTIQUE DES GLANDES THYROÏDE ET PARATHYROÏDES (1983-1985)

Nous étions convenus, Catherine Cole-Beuglet et moi, de publier conjointement mes différentes conférences prononcées lors du premier symposium sur l'Ultrasonographie du Cou. Je prenais en compte l'anatomie normale du cou, fondement essentiel de la reconnaissance de la pathologie. Catherine s'occuperait de la partie dédiée à la thyroïde pathologique; non pas que je me sentisse pas sûr de ma sémiologie, mais parce que je n'avais aucun accès à Necker à la confrontation de mes dossiers échographiques aux réalités du compte-rendu chirurgical, aucun malade n'y étant opéré. Je l'avais rencontrée au retour d'un voyage à San Francisco, en m'arrêtant à Washington Crossing, un lieu historique pour les Yankees, là où elle habitait dans une villa perdue dans un bosquet d'érables en pleine explosion de feu automnal, comme l'immortalisa Hitchcock. Une fois encore, la mort fauchera une star de la médecine, sous la forme d'un accident d'automobile puis d'un cancer du colon foudroyant, trop tôt pour que nous ayons pu progresser dans nos projets. Une radiologue de Bondy, Jocelyne Poncin, assistante de Max Hassan m'avait demandée de s'associer à moi dans le cadre d'une conférence d'enseignement post-universitaire des Journées françaises de radiologie que l'échographie du cou. Elle avait fait une excellente présentation sur la partie thyroïdienne que je lui avais confiée, meilleure que ce que j'aurais pu faire moi-même. Je lui proposai de se charger de la partie qu'aurait dû traiter Catherine Cole-Beuglet. Elle déclina fermement cette offre, car elle avait donné un accord pour un livre personnel à publier chez Vigot à une date éloignée. J'avais fait connaissance d'une échographiste belge réputée de l'hôpital de Jumet qui, elle aussi, avait présenté une conférence de très bonne facture lors d'un congrès nimois. Elle accepta avec joie de collaborer avec moi et me livra dans les délais prévus un gros chapitre illustré d'une iconographie cependant un peu dépassée.

Sylvia Horvillers m'avait fourni, dans des temps record, un travail magnifique d'analyse de mes dossiers d'hyperparathyroïdies primaires que j'avais échographiés moi-même; ils avaient été pour la plupart traités par le chirurgien Claude Dubost à l'hôpital Fernand Widal, et microscopiquement étiquetés par son anatomo-pathologiste de référence, Yves le Charpentier. Une autre série, moins nombreuse mais tout aussi cohérente, contenait les cas opérés par le chirurgien de la Pitié, Jean-Paul Chigot. J'avais fait le même travail pour évaluer mes résultats dans les formes secondaires des dialysés et des transplantés, également tous opérés

par Dubost. Nulle part au monde, il n'y avait une pareille cohorte constituée d'un bon millier de masses parathyroïdiennes adénomateuses ou hyperplasiques histologiquement bénignes, exceptionnellement cancéreuses. Les plus grands spécialistes m'invitaient pour en parler - à Paris, Pierre Godeau, Marcel Legrain, Gabriel Richet, Jean-Marie Luton, Henri Mathieu, Jean-Paul Camus..., à Lyon les transplantateurs, à Toulouse, à Strasbourg, à Nîmes, à Naples, à Liège, à Jumet, à Kansas City, à Philadelphie, et le must des must, aux National Institutes of Health, à Bethesda chez Doppman... George Leopold m'avait mis à contribution pour un chapitre dans sa monographie généraliste.

Je me décidai à affronter l'Académie Nationale de Médecine, vénérable institution alors passablement endormie mais intéressée. Elle se réunissait alors tous les mardis après-midi et inscrivait quatre communications par sessions de deux heures, ouvertes à la discussion. Le 20 mars 1984, le premier orateur était candidat au prochain poste vacant; la salle était donc presque comble et l'atmosphère fiévreuse. Je me souviens surtout du psychiatre Baruch, un très grand maître consacré par sa science, noble par sa prestance, mais petit par la taille, maigre et néanmoins tonique, qui se lança dans une philippique à l'adresse du médecin militaire qui présentait un travail sur la santé des conscrits; il avait une obsession très hygiénique dirigée vers ceux qui portaient à tort et travers des diagnostics abusifs et pénalisants de schizophrénie. Les deux communications suivantes furent suivies avec un désintéret grandissant; leurs candidatures seraient satisfaites plus tard. La salle était donc au deux-tiers vides quand ce fut mon tour. Ma communication attira des applaudissements réconfortants. Jean Crosnier prit la parole pour souligner l'apport considérable de l'échographie dans le management des hypercalcémies et des hyperparathyroïdies, tel qu'il l'avait vécu à Necker. Le pape de l'endocrinologie française, Henri Bricaire, honoraire de l'hôpital Cochin, intervint également, positif et nuancé. Le texte de leurs interventions fut transcrit à la suite de mon article inséré dans le Bulletin de l'Académie. C'était l'essentiel. Sylvia m'avait prévenu que l'on m'attaquait sur l'honnêteté de mes travaux; elle était bien placée pour démentir ces rumeurs mais ce n'était pas suffisant; la caution de ces deux grandes sommités nous apportait, elle, le contrepoison du venin des calomnieux. À ma descente de la tribune, je passai à côté de Jean Hamburger, assis à la droite de Crosnier. Je ne l'avais pas revu depuis notre dernière entretien de l'hiver 82 et mon départ de Necker pour le trou perdu de Corentin Celton. Il me lança sa main droite tendue au bout de son bras en extension complète, pour que je la prenne et la serre. Cette main fine mais musclée, chaude et souple comme celle d'un pianiste, s'encadra dans la mienne pour une poignée franchement cordiale. Son visage et son regard tournés vers moi n'avaient plus rien de sévère; ils étaient le reflet d'un homme jeune d'esprit, libéral, timide et séduisant, heureux de ma réapparition au plus haut niveau; ils étaient pratiquement toujours occultés quand il exerçait son rôle de pontife neckerien. Avec sa peau brunie et son sourire, il m'évoqua pour la première et la dernière fois ceux de son fils, le chanteur Michel Berger.

Josette Novarina ayant cessé de vivre, je n'avais plus d'éditeur imposé. Mon manuscrit, co-signé avec Luce Carlier-Conrads, était prêt. Il devait être disponible au public dès l'ouverture de la deuxième édition du Symposium, intitulé cette fois «Journées Nationales d'Imagerie Cervicale» programmé au printemps 1985. Je le soumis au directeur des éditions Vigot, sans lui masquer ma déconvenue d'avoir dû devoir me passer de Jocelyne Poncin qui, elle, était loin d'avoir terminé la rédaction de son ouvrage. Il n'hésita pas longtemps et publia mon livre dans les délais. Pour être très franc, si j'avais à refaire cette expérience depuis son début, je m'en tiendrais à une monographie consacrée aux seules parathyroïdes; elle aurait eu une grande diffusion internationale grâce à une traduction anglaise facile à réaliser. Il m'en reste une fierté, celle d'avoir conçu et réalisé le premier ouvrage au monde traitant de l'imagerie du cou extracrachidien, et une pensée toute entière de gratitude et d'amitié affectueuse à l'égard de Luce

Carlier-Conrads qui, comme Catherine Cole-Beuglet, décédera beaucoup trop tôt pour jouir longtemps d'un succès mérité qui lui vaudra la reconnaissance de son Université.

Ce rendez-vous d'avril avait une très grande importance. Je recollais au peloton de tête de la recherche en radiologie. J'avais mûri à Corentin Celton, comme une bonne bouteille dans un sellier. C'était la première manifestation de la nouvelle société «Convergences» de François Contenay qui avait quitté PMV. Nous avons choisi l'amphithéâtre de l'Ancienne Faculté de médecine, totalement rénové, qui donnait une note à la fois sympathique et solennelle à notre réunion scientifique. Ce fut ma première occasion d'associer à mes projets le Bordelais devenu Niçois, Jean-Noël Bruneton. Homme doté d'une intelligence puissante et d'une inépuisable énergie, il boucla avec maestria la session dédiée à tout ce qui n'était pas parathyroïdes; sa conférence sur la pathologie thyroïdienne nodulaire brilla grâce à sa position de radiologue du Centre anti-cancéreux de Nice. Charles Higgins présenta une très belle conférence-princeps sur l'imagerie résonance magnétique du cou antérieur, traduite extemporanément par le meilleur interprète médical anglophone de Paris. J'avais découvert de nouveaux jeunes talents à promouvoir, notamment des Italiens qui devenaient pointus en échographie des parties molles. Les invités se réjouirent d'être logés à l'hôtel des Grands Hommes, à l'ombre de la Sorbonne et du Panthéon. Tant le projet ICR'89 que ma mutation en cours vers l'hôpital Boucicaud nous empêchèrent d'éditer un nouveau livre.

STRATÉGIE ET TACTIQUES POUR LA CAMPAGNE «ICR'89 À PARIS»

La campagne pour ICR'89 commença à la Noël 83. François Contenay était le chef du groupe d'incentive qui se constituerait petit à petit durant l'année 1984. Le plan de campagne était simple et sera rodé durant le trimestre d'hiver à l'occasion d'une tournée des ministères et des grandes administrations de la République. L'argumentation reposait sur deux volets fondamentaux, l'essor de la radiologie et le rendez-vous de 1989, en plein bicentenaire de la Révolution Française. ICR'89 devait être un gigantesque forum ouvrant une discussion au sommet sur l'apport réel des nouvelles technologies et précisant les grandes orientations pour la fin du siècle. Il fallait donc que les autorités républicaines laisse une place privilégiée à ICR'89, assurant aux congressistes et aux industriels le déroulement d'une manifestation qui pourrait drainer une vingtaine de milliers de personnes dans le cadre d'une manifestation grandiose. Ce discours passa généralement fort bien, mais nous servit surtout de banc d'essais puisque Pierre Mauroy changea la plupart des ministres ou leurs conseillers. L'on trouvera davantage de stabilité du côté de la Mairie de Paris bien ancrée sur Jacques Chirac.

Que savions-nous du passé? Nous n'étions pas les premiers depuis Antoine Béclère à avoir eu l'idée d'un Congrès International de Radiologie à Paris. Le Président de la Délégation Française au Congrès de Madrid en 1973, le docteur Albert Djian, m'avait raconté qu'il avait proposé alors la candidature nationale. Son initiative quelque peu improvisée fut éliminée laissant le Brésil gagner contre l'Australie qui avait pourtant séduit en présentant un dossier technique très bien fait. Le Congrès de Rio De Janeiro en 1977 avait été un désastre. Les Brésiliens avaient traité ce projet avec insouciance, en ne terminant pas à temps un Palais des Congrès très éloigné des hôtels eux-mêmes peu nombreux. Les industriels en étaient sortis furieux d'avoir été mal traités dans des stands insuffisamment fréquentés. Le Congrès suivant de Bruxelles en 1981 avait été un grand succès scientifique mais pas assez concentrationnaire. Du coup se déclencha une crise internationale dont Michel alors délégué français me donna les détails. Les industriels avaient très clairement signifié à l'International Society of Radiology qu'ils ne soutiendraient plus que des congrès qui se dérouleraient dans des pays offrant toutes les garanties de sécurité et de participation. L'International Society of Radiology proposait la

candidature de l'Inde à New Delhi pour laquelle la France vota, mais qui était honnie par ces derniers. À une voix près, les USA représentés par l'American College of Radiology gagnèrent la partie pour un congrès qui se tiendrait à Honolulu en 1985. La délégation américaine avait fait un show irrésistible à base de vahinés et de boys chantant et dansant le folklore hawaïen avec l'entrain que l'on suppose. C'était une façon de tourner un règlement moral qui aurait dû placer ICR'85 en Asie, en tirant parti de la situation d'Hawaï dans le Pacifique à mi-distance entre le Japon et les USA. Nous savions tous que les congrès internationaux atteignaient un degré de gigantisme tel qu'il fallait absolument la solidarité totale d'une industrie de plus en plus prospère sans pour autant que les radiologues perdent la maîtrise totale de l'entreprise.

Il fallait donc un dossier technique totalement bétonné, donnant des assurances formelles à chacune des filiales nationales de l'ISR et aux grands industriels. Le contenu de ce dossier devrait être applicable et appliqué dès les résultats du vote s'il tournait en notre faveur. Dire que je n'ai jamais douté de cette heureuse issue sur un pronostic à long terme est proche de la vérité. Il n'en allait pas de même avec mes labadens, et les incertitudes comme la difficulté de la compétition paraissaient démesurées. Toutefois, à force de roder notre dossier, on finissait petit à petit par y faire croire. Trois autres pays étaient candidats, la Grande-Bretagne, l'Inde et la Thaïlande. L'Inde avait le plein soutien du Secrétaire Général de l'ISR, le Zurichois Walter Fuchs, un homme solide d'une grande distinction parfaitement trilingue. Antoinette Béclère avait été la première séduite par cet homme de son monde et l'avait gratifié d'une donation considérable qui était en fait le seul trésor de l'ISR qu'il gérait à l'helvétique, c'est-à-dire une avarice farouche. Pas plus qu'elle à vrai dire, Fuchs n'avait de sympathie profonde pour la radiologie française; il ne pouvait toutefois compter que sur l'appui pour le moins faible des pays non alignés en faveur du seul symbole tiers-mondiste de la Société. La Grande-Bretagne était la favorite sur le papier. Elle s'était déterminée très tôt, mettait en avant la haute stature morale du Royal College of Radiology ; impressionait la morgue de son leader Ian Isherwood, un vrai scientifique impliqué dans la genèse de l'IRM, doublé d'un thérapeute retors, mais aussi expert en son art, du nom de William Ross. Leur handicap était de promouvoir le nouveau palais des congrès de Birmingham, une ville industrielle en déclin, peu engageante en matière de ces nourritures terrestres appelées pudiquement « PROGRAMME SOCIAL DU CONGRÈS ». La Thaïlande était une candidature de diversion, sans vraie consistance autre que le charme de son folklore directement sexualisé.

Nous nous doutions que nos adversaires ne nous prendraient pas au sérieux, tant la médiocre réputation de notre radiologie scientifique et notre dilettantisme promettaient au monde des votants un désastre à peine moins affreux que le précédent brésilien. Le fait que le scepticisme sinon l'ignorance régnait dans les milieux radiologiques français permit à notre *bande des Quatre* de travailler en paix et très efficacement. Tous nous avions des défauts compensés par les qualités complémentaires des autres pour une synergie bientôt doublée de synchronisme dans les actions de promotion de plus en plus éclatées. ICR'89 devrait être logé dans Paris intra-muros. Le Palais des Congrès de la Porte Maillot ne faisait pas l'affaire, faute d'avoir des surfaces suffisamment grandes pour accueillir une exposition technique à la dimension du progrès industriel en cours. Il n'y avait pas assez de salles et de sièges pour accueillir le programme scientifique décomposé en dizaines de sessions parallèles. Contenay nous proposa le Parc des Expositions de la Porte de Versailles, offrant des hectares de place pour installer les stands des exposants. Nous n'avions pas la prétention d'égaliser la Foire de Paris ni le Salon de l'Agriculture. Par contre, il faudrait préfabriquer des salles dans l'un des halls. Le Parc des Expositions devint notre PC et, durant plusieurs semaines, nous travaillerons sur des plans d'installation qui figureraient dans notre dossier. Aucun détail n'était négligé et nous attacherons la plus grande attention aux issues de secours et aux accès aux handicapés.

Michèle Audon me mit en relation avec Yves Cuau, un ingénieur chargé de l'acoustique du futur Opéra de la Bastille, pour que nous ayons des salles bien insonorisées. Ce dossier technique fut imprimé au début du printemps 1985 dans les quatre langues officielles de l'ISR – anglais, français, espagnol et allemand. Sa présentation était sobre et de bonne facture, avec la totalité des plans d'organisation du Congrès Scientifique et de l'exposition technique, le plan de Paris avec les connexions entre le Parc des Expositions et les aéroports, le périphérique, les gares SNCF, les lignes de métro et de bus... jusqu'aux spécificités du courant électrique et des circuits hydrauliques. S'étaient joints à nous la Direction du Parc, Air France et l'Office du Tourisme de la Ville de Paris pour blinder la force de frappe.

Le dossier comportait la lettre d'invitation du Président d'ICR'89 à ses collègues des sociétés savantes membres de l'ISR. J'avais décliné l'offre d'assurer cette fonction, car j'estimais n'avoir ni la maturité ni l'envergure nécessaires. Être un bon concepteur ne signifie pas que l'on aura la maîtrise innée de l'autorité suprême. Aux arbitrages complexes nécessitant du recul et de la hauteur, je préférais être constamment sur le terrain à m'occuper du seul radiodiagnostic, et ce d'autant plus que je n'entendais nullement sacrifier au seul congrès mes activités de chef de service professeur des Universités enseignant et chercheur. Après élimination des principaux radiodiagnosticiens, qui ne ralliaient pas l'unanimité sur leurs noms, mais feront d'excellents vice-présidents, l'accord se fit sur la personnalité du Professeur Maurice Tubiana, radiothérapeute mondialement connu et alors Directeur de l'Institut Gustave Roussy. Plaidaient en faveur de ce choix peu apprécié par nombre de diagnosticiens, sa grande expérience des relations internationales, sa parfaite connaissance de l'anglais et surtout sa stature scientifique avérée qui symboliserait au mieux la prétention de faire d'ICR'89 autre chose qu'un prétexte à une ballade à Paris déductible de ses impôts.

Il y avait également deux lettres de soutien au plus haut sommet, l'une de François Mitterrand, l'autre de Jacques Chirac. L'implication politique était indispensable en tant que garantie de l'insertion d'ICR au début du mois de juillet 1989 dans un programme de festivités dont on voyait bien qu'il n'était pas encore le souci majeur des politiciens parisiens. Nous avons choisi la première semaine de juillet. Plus tôt, il aurait été impossible de garantir les vingt mille chambres d'hôtel. Plus tard, il aurait fallu soit se heurter aux fêtes du 14 juillet, soit accepter une fréquentation plus faible comme les Anglais en avaient fait la douloureuse expérience à Brighton. L'Office du Tourisme avait fait la jonction avec le cabinet de Jacques Chirac. Côté gouvernemental, nous avons un délégué permanent du Premier Ministre Laurent Fabius pour nous éviter les sempiternels couloirs ministériels. Le docteur Laurent Raillard était un radiologue ami personnel de François Mitterrand qui sera constamment à nos côtés et réglera un nombre considérable de petits et de grands problèmes. En 1990, quand j'écrivais ces lignes, nul ne savait - en tout cas pas moi - qu'il œuvrait avec le docteur Claude Gubler pour contenir le cancer de la prostate de François Mitterrand depuis son élection. De même j'ignorai, jusqu'à ce que la presse le révèle quelques années plus tard, son implication dans le scandale d'Elf et son remugle nauséabond. Que l'on ne me compte pas parmi les chiens de la meute qui le poursuivront pendant de nombreuses années. Laurent Raillard fut un rouage essentiel de la bonne marche d'ICR'89. Son soutien ne me manqua jamais, j'y reviendrai plus tard.

La procédure du vote de l'ISR était simple à l'époque. Chaque délégation nationale disposait d'une voix, à la seule condition qu'elle soit présente dans la salle où se tiendrait l'Assemblée Générale au milieu de la semaine d'ICR'85; aucune procuration, aucun vote par correspondance n'étaient acceptés. Il fallait donc courtiser à peu près soixante-dix sociétés savantes réparties sur les cinq continents, l'Afrique étant la parente pauvre. J'avais retenu la leçon d'Antoinette Béclère qui explosait de rage à l'idée des absences de délégués lors des

votes aussi essentiels. Il fallait donc s'assurer des Européens. Guy Delorme se chargea de la diplomatie en langue allemande qu'aucun des quatre ne parlait. L'European Association of Radiology s'était réunie à Garmisch-Partenkirchen durant l'hiver 1985. Guy Delorme avait programmé une rencontre où les Français et les Anglais pourraient en découdre. Dans les coulisses, il avait œuvré pour nous, mais les Anglais avaient les faveurs du pronostic. Les industriels européens n'avaient qu'un souci officiel, PAS D'ICR'89 EN ASIE. Le combat se circonscrivait entre le Nordiste d'Albion et le Latin de Paris, le bloc germanique et les Pays de l'Est devenant déterminants. Il n'y eut pas de vote puisque l'EAR n'avait pas de relation officielle avec l'ISR. Je présentai sobrement le projet français en anglais pendant les trois minutes allouées. Le représentant anglais, décontenancé par notre brio, fut médiocre. Nous n'avions pas gagné la partie, mais à l'évidence l'auditoire avait été séduit par notre dossier. On pouvait raisonnablement conjecturer sur l'union de la majorité de l'Europe continentale sur notre candidature. À Garmisch, je retrouvai plusieurs amis américains qui n'avaient aucun doute sur l'échec inéluctable des Anglais consécutif au choix de Birmingham. Autre sujet de satisfaction, le Président de l'ISR en exercice, le Wallon Jeanmart, nous soutiendrait d'autant plus qu'il ne parlait pas anglais. Au retour de Bavière, Bigot et moi avons décidé qu'en aucun cas nous n'attaquerions les autres candidatures sur les faiblesses de leurs dossiers respectifs. Défendre le nôtre au sommet serait la meilleure stratégie gagnante.

DÉLÉGUÉ DE SINGAPOUR À PARIS (PENTECÔTE 1985)

Il restait à résoudre deux énigmes. Nous ne connaissions rien de l'Asie et les pays latino-américains seraient certainement les arbitres ultimes du scrutin. Il aurait été vain que nous nous déplacions en Asie. Nous invitâmes le docteur Cho, Président de la Société de radiologie de Singapour à nous visiter à Paris, grâce à l'amabilité d'UTA qui financerait son voyage. Nous avions correspondu l'année précédente. Par Clément Fauré, je le savais francophile. Il nous délégua son secrétaire général Lenny Tan. Il n'était pas dans nos intentions de l'inciter à devenir notre agent électoral, mais de lui demander en toute honnêteté de nous donner une idée des rapports de forces, sans qu'il soit conduit à trahir une éventuelle solidarité asiatique. L'homme ne payait pas de mine, mais était fort intelligent. Impressionné par la qualité du dossier et les égards que nous lui manifestions, il devint un ami à qui présenter les richesses de Paris devint un plaisir partagé. Pour bien lui démontrer notre considération, Michel Bléry nous invita à dîner chez lui, geste totalement inhabituel dans la société policée de toute l'Asie.

Les conclusions à tirer de nos entretiens avec Tan étaient que la solidarité asiatique n'existait pas. Il ne croyait pas à la victoire de l'Inde, pays trop insécurisant sur le plan de l'hygiène alimentaire et déconsidérée à cause de ses relations avec l'Europe de l'Est. Les Asiatiques voteraient sans doute pour la Thaïlande dont la cote remonta soudain dans notre évaluation pronostique. Le point de vue de Walter Fuchs ne manquait pas de valeur, mais sonnait irréaliste. Certes, il fallait s'ouvrir vers les pays en voie de développement dont l'Inde était un parangon aux besoins considérables. Le terrorisme Sikh se manifesta malheureusement par l'explosion d'un Boeing 747 d'Indian Airlines. Les douanes indiennes avaient l'habitude de traiter les matériels d'importation transitoire en les bloquant indéfiniment. Enfin, la prohibition des boissons alcoolisées pourrait bien apparaître en filigrane des votes négatifs.

TUNIS, TUNISIE, MAI 1985

Je fus invité à effectuer une mission d'enseignement à Tunis, à l'initiative de mon ancien élève, le Professeur Slim. Là aussi, les jeunes radiologues voulaient apprendre et savoir. Leur niveau de qualité n'avait rien à envier à celui de leurs homologues marocains et latino-européens.

Ils redoutaient certainement la crise économique, mais ils ne freinaient pas leurs efforts pour autant. La Tunisie était membre de l'ISR et se réjouissait à l'idée d'un congrès parisien, mais l'envoi d'un délégué national dans un pays aussi lointain qu'Hawaï était douteux. J'appris que les Italiens faisaient un malheur en arrosant le pays avec les programmes quotidiens de la RAI diffusés à partir de la Sicile toute proche. Alors que les Français se contentaient d'envoyer leurs vieilles émissions d'Antenne 2, les Tunisiens se mettaient à apprendre l'italien pour comprendre les informations et les films infiniment plus attractifs.

LA CAMPAGNE D'AMÉRIQUE LATINE (JUN 1985)

Le Dr Laurent Raillard obtint du gouvernement français une mission exploratoire en Amérique Latine. J'étais volontaire pour la réaliser dans les semaines précédant le Congrès d'Honolulu, en profitant du décalage horaire favorable qui me ferait gagner un jour. Je devais quitter Paris au début du mois de juin, visiter les dix capitales concernées dans le sens des aiguilles d'une montre et gagner directement le Hilton de Waikiki Beach pour l'ouverture d'ICR'85, le 1er juillet 1985. Ce voyage était un autre challenge aussi démesuré qu'aléatoire. Je n'avais que peu de jours pour le préparer, une vie plus quelques jours, comme Raoul Dufy. Le périple par avion était déjà un casse-tête. Les conseillers d'ambassades devaient être prévenus à temps pour m'accueillir avec des agendas bien remplis. Ils devraient prendre contact avec les représentants nationaux des sociétés savantes et prévoir la programmation d'une conférence scientifique. Je voulais placer mon voyage sous le signe de la radiologie de haute valeur ajoutée. Ainsi pourrais-je tester la valeur des radiologues et les inciter à effectuer un voyage à Paris qui ne serait pas seulement touristique et réservés aux états-majors.

Choisir un sujet de conférence ambitieux lorsque l'on voyage à l'étranger est une marque de considération pour le pays qu'on visite. L'art du pédagogue est de le mettre à la portée de l'auditoire par la présentation de données simples suivies de cas de plus en plus complexes. Avec l'expérience, on sait vite à quelle vitesse il est possible de s'exprimer. On fixe alors mieux le niveau de progression en profondeur et le moment où il faut savoir s'arrêter et attendre les questions des auditeurs. L'échographie ultrasonore était la technique la plus légère qui montait dans tous les pays du monde. Tout sujet y touchant de plus ou moins près serait apprécié de mes hôtes. Le cou était une région encore mal connue alors que les lésions thyroïdiennes, ubiquitaires sur tous les continents, sont aisément étudiables par les ultrasons. Les parathyroïdes seraient la cerise sur le gâteau. Je n'avais pratiquement pas parlé l'espagnol depuis le lycée. Durant mon périple en Amérique latine, je n'envisageais que des conférences dans cette langue, mais j'aurais beaucoup plus de contacts avec mes compatriotes que lors de mon expérience précédente chez les Yankees. Je tablais sur mes quelques traversées de l'Espagne pour aller au Maroc pour me convaincre que je saurais intéresser les hispanophones, quelle que soit la qualité phonétique et grammaticale de mon langage.

Connaître la géographie est le prérequis indispensable pour réussir un périple de cette sorte. Je commencerais par le Brésil et tournerai dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à Panama. L'agence de voyage du Ministère des Affaires Etrangères avait réussi la prouesse de le faire tenir dans le temps. Les étapes n'étaient ni trop longues ni trop courtes. Il fallait seulement qu'il n'y ait aucune défaillance dans le système aérien de l'Amérique du Sud. Tout avion manqué, tout incident technique, toute indisposition mettraient le château de cartes en l'air et le Quai d'Orsay ne garantissait rien. Je serai toutefois traité en voyageur privilégié, muni d'un passeport de fonction qui me permettrait d'avoir accès aux services des ambassades, sans bénéficier toutefois d'une vraie immunité diplomatique.

BRÉSIL, SALVADOR DE BAHIA - SAO PAULO - RIO DE JANEIRO

La partie brésilienne était la seule étape qui n'avait pu être organisée par les Affaires Etrangères, faute de temps, mais aussi à cause de la structure morcelée de la République Fédérale. Il y avait autant de féodalités que d'Etats. Dans ces cas-là, le mieux est de s'adresser à l'industrie française. L'agent du Laboratoire Guerbet était un homme dynamique riche en contacts personnels. Il s'acquitta parfaitement de sa tâche malgré le très court délai à lui imposé. L'avion d'Air France arrivait au petit matin. Je devais m'envoler pour Salvador de Bahia dans les heures suivantes. Il avait réservé une chambre au Convento do Carmo, un vieux couvent transformé en pousada en plein vieux quartier. On prenait une douche avec de l'eau couleur rouille, on se lavait les dents avec la bière du réfrigérateur, et le buffet de la salle à manger débordait de fruits de toutes les couleurs. J'avais rendez-vous dans l'après-midi avec le président de la délégation brésilienne à Honolulu, le Professeur Itazil Benicin Dos Santos. Il me reçut dans son cabinet privé, car la radiologie de la totalité du sous-continent sud-américain ignorait le plein temps hospitalier, ce qui me ramena trente ans en arrière. Je ne parle pas le portugais et lui ne parlait pas français, nous nous exprimâmes donc en mauvais anglais. L'intelligence affective fait la traduction la plus efficace quand les sabirs se confrontent. Il avait reçu notre dossier et son contenu lui convenait.

Itazil m'invita à dîner et je me réjouissais à l'avance de goûter à la fameuse gastronomie épicée de Salvador de Bahia. En fait, je me retrouvai dans le restaurant français du tout nouveau Méridien dont Jacques Chancel avait tout récemment fait la réclame. Pour mon hôte, c'était le moyen optimal d'honorer son visiteur et, si le repas fut moins exotique que je l'aurais souhaité, la cuisine était vraiment succulente. Son fils, purement anglophone, servait d'interprète et me traduisit l'effroi de son père lorsqu'il avait appris que je logeais dans un hôtel de la vieille ville. La criminalité y était élevée et obsessionnellement présente dans tous les gestes de la vie courante. Le Professeur Itazil me fit cadeau d'un livre qu'il venait d'écrire sur la radiologie du thorax luxueusement imprimé dans sa langue natale. Je lui promis de publier l'analyse que j'en ferai pour le «Journal de Radiologie» et tins parole. Je m'étais fixé pour règle durant tout mon périple de ne rien promettre que je ne puisse tenir, une fois de retour à Paris.

Je quittai Bahia très tôt pour Sao Paulo où m'attendait le Colegio Brasileiro de Radiologia, une société savante concurrente et puissante au plan national brésilien, favorable aux Américains du Nord, mais non reconnue par l'ISR. Sao Paulo est une métropole infernale, une sorte de New York aux buildings moins élevés et à la circulation automobile plus vibrionnesque. La pollution atteignait des sommets encore inconnus dans l'hémisphère nord. Le chef de la radiologie locale, F*** S***, était un Libanais qui avait émigré durant la seconde guerre mondiale et me fit en anglais une description de ce qu'était le Sud Brésil, beaucoup plus prospère que le Nord, avec ses plaines riches à l'Ouest, son industrie un peu trop mégalomaniacque et ses nombreuses colonies européennes et japonaises. Au Brésil, Juifs et Arabes étaient alors et sont sans doute toujours fondus au sein d'un même groupe, «Os Turcos». L'accueil fut aussi cordial que la compréhension difficile. Dans l'Amérique Latine de 1985 que j'arpenterai à pas de géants, on ne parlait, selon les pays, que l'espagnol ou le portugais. Le français n'était plus l'apanage que des vieilles familles cultivées. L'anglais n'y était pas davantage pratiqué et la langue du «Norte-Americano» officiellement abhorrée. J'ai mangé à Sao Paulo le meilleur bœuf du monde, la seule viande qui ait réellement fondu dans ma bouche sans que j'y mette les dents, dans une churrascarria sur les murs de laquelle s'affichaient d'immenses photographies des plus belles bêtes à peau noire et luisante, à longues cornes effilées et à grosse bosse, que l'on appelle zébus en Afrique.

Dans la soirée, je rentrai à Rio par la navette Varig à moteur turbopropulsé qui vole

beaucoup plus bas et moins vite que les jets. J'aurais voulu que le vol ne finisse jamais, quand il longeait la Côte Atlantique puis la Baie de Rio sans un seul nuage, offrant un panoramique en «plan-séquence» ininterrompu à hauteur des collines et du Christ, alors que le soleil se couchait à l'Ouest sur la forêt vierge. À ce jour, je pense avoir vu à ce moment-là la plus belle ville du monde, quoiqu'on puisse penser des mérites de Nice, Naples, San Francisco, Sydney ou Hong Kong, également construite sur des baies maritimes. J'avais une chambre au Méridien de Copacabana. On était alors en hiver et il faisait froid la nuit. Il n'y avait pratiquement personne dehors. Je ne fis qu'une courte promenade, peu rassuré par les quelques rencontres humaines aux tenues peu engageantes qui vauquaient à on ne sait quoi. J'avais de toute façon besoin de dormir, ce qui en manqua pas de se produire à la fin d'un journal télévisé américanoïde aseptique au portugais presque castillan. Le lendemain matin, j'avais rendez-vous pour déjeuner en ville avec l'agent Guerbet. Son premier geste fut de m'inspecter longuement sur toutes les coutures et de me féliciter de ne porter ni dorure ni argenterie sur moi. J'avais acheté, sur les conseils du Guide du Routard une ceinture spéciale avec un holster où se trouvaient tous mes trésors. Dès que je fus installé dans sa voiture, il ferma de l'intérieur les vitres et boucla les serrures de sécurité des portes de la voiture. L'insécurité régnait en maîtresse à Rio et comme partout tout au long de mon voyage en Amérique Latine. J'aurais pu empiler des liasses de notes sur les histoires de braquages, d'agressions physiques, de viols de rapt, de blessures et de meurtres que j'entendrai dans les dix pays que je visiterai en trois semaines.

À vingt années de distance, je recevrai un courriel de John Amberg me faisant part de l'agression subie par un couple d'amis visitant la France et dévalisés en quelques secondes alors qu'ils se rendaient à Roissy dans un taxi soudain bloqué dans un embouteillage; je lui répondis que c'était maintenant courant en France, ce à quoi il répliqua qu'elle copiait regrettamment la Californie; je le rassurai, le Brésil était le donneur initial de leçon.

MONTEVIDEO, URUGUAY

Le vol Pluna qui me conduisit à Montevideo était flambant neuf et quasiment vide. Au sol, m'attendait l'attaché culturel; il était désolé car il serait indisponible du fait de la coïncidence de mon arrivée avec celle de la mission française, un caravansérail du Quai d'Orsay venant discuter de toutes les actions industrielles, commerciales et autres avec leurs homologues uruguayens. Homme d'une grande courtoisie et marié à une femme charmante, il m'invita à dîner chez lui et je commençai à engouffrer toute une énorme collection de données sur le pays, prémisses de ce qui se produira durant tout mon voyage sud-américain au contact des ambassades. Partout, j'entendrai la même plainte sur la baisse d'intérêt que la France portait à la majorité des pays du sous-continent. Selon des critères faciles à imaginer, les crédits culturels allaient de la diminution à l'effondrement et les refrains étaient repris par les indigènes dont la chasse à *las becas* était le sport quotidien. Espoir fou et désespoir courant des étudiants quémandeurs à cinquante contre un. Partout où j'irai dans le monde, je rencontrerai ces jeunes gens, intelligents et instruits, incapables de trouver sur place de quoi nourrir leurs cervelles éveillées par la télévision.

L'attaché culturel avait très bien rempli sa mission. Je donnai ma première conférence en espagnol à l'Hospital de Clinicas devant un auditoire fourni, de grande qualité et qui aura la délicatesse de m'aider à trouver les mots qu'il fallait pour meubler ma maigre librairie castillane. Dans le Cône Sud en effet largement peuplé d'émigrés ibéro-italiens, on parle *castellano*, c'est-à-dire l'espagnol napolitain de l'époque du royaume des Deux-Siciles, d'où la disparition de la consonance LL remplacée par un J prononcé à la française et non en jota, soit *castejano*. Nulle part ailleurs je trouverai autant de francophones qu'en Uruguay. Le chef

de service, un neuroradiologue d'origine hongroise, était polyglotte. Au déjeuner, j'enregistrai une déception inattendue. L'Uruguay comme l'Argentine sont de grands éleveurs de bétail et la ration alimentaire des visages pâles consiste à ingurgiter des quantités phénoménales de viande bovine, jusqu'à trois kilogrammes par jour dans les estancias. Le bife de lomo que je commandai était un énorme pavé dur et gris, sec à la mastication et fade en bouche. Il y a trop de parasites, trichines et tænia notamment et il faudra longtemps avant que l'asado ne vous serve une viande que l'Europe Occidentale connaît sous forme saignante ou à point. Quant aux moutons et aux gallinacés, ils sont plats pour les humbles péons des grands latifondiaires. Parfois seule la peau compte pour en faire du cuir.

Depuis l'extinction des terroristes Tupamaros, Montevideo était alors une ville quelque peu vieillotte, avec le charme discret des cités qui eurent un passé brillant et n'ont guère d'autre avenir immédiat que de rester la plus calme des capitales latino-américaines. Le soir, j'étais reçu par le président de la Société Uruguayenne de radiologie, le docteur José-Honorio Leborgne, un radiothérapeute descendant de la lignée prestigieuse des introducteurs de la mammographie et de la tomographie du larynx, les deux frères ayant été spécialement inventifs durant des exercices qui en avaient fait des hommes fortunés et influents. José-Honorio est représentatif d'une certaine aristocratie bourgeoise latino-américaine dont la richesse n'est pas ostentatoire et l'étendue de la culture, elle, est quasi universelle. Il ne parlait pas le français, mais il restait passionné par l'histoire de ses ancêtres, en provenance des Côtes-du-Nord, et dont l'émigration en Uruguay datait du Premier Empire, dont la décoration murale était l'illustration. Le dîner familial auquel il m'invita accueillait également un couple d'amis et tant l'espagnol que l'anglais étaient les langues officielles du repas. Je quitterai l'Uruguay avec une collection de cendriers, cadeau rituel de départ de cette Suisse du Cône Sud.

ASUNCIÓN, PARAGUAY

L'Uruguay n'avait pas de relation diplomatique avec le Paraguay sous Stroessner, le vol Iberia transitait par Corrientes, en Argentine. Dans l'avion monta mon voisin, qui se révéla être un gastro-entérologue d'Asunción qui rapportait triomphalement le «Harrison» de Buenos Aires, destiné à son fils, étudiant en médecine. Son Traité de médecine interne est la bible anglophone des médecins internistes du monde entier. Adeptes de l'axiome selon lequel tout pays a le régime politique que son peuple mérite et que l'observateur neutre a le droit d'aller dans tout pays qui veut bien l'accueillir, je n'hésitai pas à visiter le Paraguay où le généralissime Stroessner vivait les dernières années de sa dictature musclée. Il était harcelé par Beate Klarsfeld à la recherche du sinistre docteur Mengélé dont on trouvera les ossements au Brésil peu après. J'avais la chance de passer dans ce pays, pot-au-feu de l'Amérique Latine, en hiver, quand la température extérieure est relativement clémente. Je me retrouvais dans l'ambiance de «L'Oreille cassée» et la guerre du Chaco aurait pu s'être terminée la veille. L'évènement qui réglait la vie quotidienne des citadins se tenait à l'Office des Changes où, à midi, s'affichait la cote du guarani qui chutait de jour en jour de quelques pour cent par rapport au dollar. L'ambassadeur de France m'accueillit avec une grande courtoisie et m'hébergea dans un petit appartement au sein de l'immeuble. Le conseiller culturel et un jeune littéraire qui y faisait son service militaire comme coopérant, m'apprirent plus sur l'Amérique latine que ce que j'emmagasinerai durant toutes les autres étapes de mon périple. Le voyageur français était rare au Paraguay et un missionnaire qui débarquait sans émarger au budget et avec une conférence était une apparition céleste. La Société Paraguayenne de radiologie comportait une quinzaine de membres qui pratiquement tous travaillaient dans le cabinet privé du seigneur local qui était aussi l'importateur officiel de la firme General Electric.

La programmation de ma conférence coïncidait avec la réunion mensuelle des médecins d'Asunción. Je devais parler après un radiologue vénézuélien qui avait émigré à Philadelphie, chez mon ami Barry Goldberg. J'écoutai son topo sur l'échographie cardiaque avec la plus grande attention, car il enrichissait le mien d'une importante quantité de vocabulaire technique. Mon espagnol s'améliorait mais une charmante pédiatre, qui avait été formée chez Daniel Alagille à Bicêtre, m'exprima dans le français le plus pur sa déception de m'avoir entendu parler dans sa langue maternelle et non pas la mienne. Je lui demandai alors combien de personnes m'auraient compris si j'avais accédé à son désir. Sa réponse fut très évasive et si j'en juge par les gens que je rencontrai autour du buffet qui s'ensuivit, nul en dehors d'elle et de son mari. La radiologie universitaire était conduite par l'adorable professeur Fresco qui me fit visiter son service dont l'équipement d'avant-guerre aurait fait rêver n'importe quel directeur de musée. Lui aurait souhaité que la France lui fasse donation d'un échographe CGR. Je n'avais aucun moyen de l'exaucer, bien que le projet d'un hôpital fut dans l'air. Les Japonais trustaient le marché de l'échographie de l'hémisphère sud avec une méthodologie imparable. Ils proposaient des lots d'une vingtaine d'échographes à un prix avantageux pour la radiologie privée et faisaient une donation de deux ou trois appareils pour les hôpitaux de la charité publique ou religieuse. J'appris là comment le gouvernement français avait négocié avec son homologue brésilien un énorme marché pour la CGR. Les radiologues brésiliens étaient furieux car la présence technique était insuffisante et le montage des appareils s'étala sur plusieurs années, les moins influents étant servi les derniers.

Le match Brésil-Paraguay qualifiant pour la Coupe du Monde de football de Mexico était l'évènement du week-end. La ville était dans tous ses états. Les supporters brésiliens avaient envahi Asunción et manifestaient bruyamment leur joie, certains qu'ils étaient de la victoire facile de leur prestigieuse équipe. Le gastro-entérologue et sa femme m'avaient invité à dîner dans un grand restaurant-spectacle, genre l'Orée du Bois, dont la meneuse de revue était une belle chanteuse brune formée au show à l'Américaine. Je me réjouissais d'entendre les airs de musique guarania qui avaient enchanté ma jeunesse. Làs! Ce fut un festival de bossa nova à la dernière mode. L'exubérance brésilienne déchaînée contrastait avec la froideur de marbre des Paraguayens. Mon hôte finira quand même par obtenir que la chanteuse chante pour moi la complainte des Quatre Guaranis qui avait marqué mon adolescence « Asunción ». Finalement, le dimanche après-midi, le Paraguay gagna à la grande stupéfaction de tous et le conseiller culturel me conseilla la plus grande prudence si je comptais sortir dans la soirée, tant la circulation automobile et l'alcoolisation s'annonçaient massives.

BUENOS AIRES, ARGENTINA

Je m'envolai pour Buenos Aires le lundi matin, après avoir vidé mes poches de la totalité des pièces de monnaie française que collectionnait un steward de l'aéroport Stroessner. J'arrivai dans la prestigieuse capitale endormie dans la froideur relative de l'hiver, encore sous le choc de la défaite des Malouines et paralysée par la fermeture des banques ordonnée par le gouvernement pour le lancement de l'*austral*, nouvelle devise plus ou moins alignée sur le dollar américain et remplaçant le peso continuellement surdévalué. La ville n'est pas vraiment belle, car elle s'étend sur une plaine dont le point le plus élevé est à quarante mètres du niveau de la mer et est divisée en *cuadras* à la mode madrilène. Je vis des queues de personnes attendant leur argent faire sur trois ou quatre colonnes le tour complet d'une cuadra, par une température de dix degrés Celsius et un ciel gris breton. L'hyperinflation monétaire galopait sur toute l'Amérique du Sud et je rapportai avec moi toute une collection de billets de banque dont le montant rappelle ceux de l'Allemagne de la grande crise de 1929. La dépression économique et morale se lisait sur le nombre incroyable de belles maisons et de beaux immeubles totalement laissés à l'abandon,

jusques et y compris dans les quartiers les plus résidentiels du genre Neuilly-Auteuil-Passy. Le niveau de vie de la bourgeoisie allait en s'effondrant.

Le radiologue correspondant de l'Ambassade de France, le docteur Saubidet, était pessimiste quant aux possibilités de voyages futurs en Europe. Mais le soutien de l'Argentine à la candidature de la France ne faisait pas l'ombre d'un doute. Le secrétaire général de la Sociedad Argentina de Radiologia, le docteur Loureiro ne pouvait pas voter pour l'Angleterre, dans le contexte trop récent de l'époque obérée par la guerre des Malouines; l'Asie ne l'intéressait pas. La France? *¡Francia! ¡Y como no! ¡El Bicentenario de la Revolucion Francesa, gran fecha de la historia del mundo!* Cette adhésion au Bicentenaire de la Révolution Française m'alla droit au cœur. Dans notre groupe, les mots de *Révolution Française* terrorisaient mes collègues au point que, dans la littérature officielle du Congrès, on préférait parler de *Bicentenaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Cela avait don de me mettre en rage, car la promotion en était compliquée d'autant, la conjonction événementielle perdant de sa force persuasive, et pourquoi ne pas appeler un chat un chat? comme on le fait à l'école primaire depuis au moins la Troisième République. Alors que la Révolution de l'Amérique fut dirigée vers l'affranchissement d'une tutelle coloniale, notre Révolution de 1789 est le symbole de l'évolution des mondes politiques contre les tyrannies locales; bien peu de gens considèrent que la caricaturale guillotine - que Marie Stuart aurait probablement apprécié - est le symbole des droits de l'homme, bien qu'on ignore trop souvent qu'elle fut un grand pas dans l'humanisation de la décollation. Je suis enclin à penser que les têtes politiques craignaient qu'un esprit révolutionnaire ne soit en germination en 1985 dans la France mitterrandienne.

Ma conférence, organisée à la hâte par la charmante Teresa de B***, directrice de poigne de l'agence Agfa, eut lieu devant un parterre d'étudiants argentins totalement ignorants du français... à se demander s'il étaient vraiment carabins.

On célébrait dans toute l'Argentine le cinquantenaire de la mort de Carlos Gardel. À défaut de savoir danser le tango, je voulais en avoir le spectacle. Il y en avait un au *Viejo Almacén*. J'y emmenai le couple de VSNA de l'Ambassade qui en avait le culte. La salle était en très grande partie composée de Japonais, totalement impavides devant un spectacle dont la sobriété était alors sans commune mesure avec la transformation à la Broadway constatée quinze ans plus tard. Je reste encore sous le charme d'une chanteuse, superbe femme à la chevelure couleur blond vénitien, coulant jusqu'au milieu du dos. Plus du tiers de Buenos Aires est peuplé d'Italiens. On y mangeait d'ailleurs la meilleure pizza du monde à « Los Inmortales », restaurant branché devenu depuis une tourist trap.

Quinze ans auparavant, j'avais eu à Paris la visite d'une amie, Rose-Marie Achard, et de son père pharmacien à la recherche de leurs lointains ancêtres savoyards. Leur voyage coïncidait avec une élection à la Présidence de la République Argentine et ils ne comptaient rentrer que pour le deuxième tour de scrutin, le premier devant aboutir à un ballottage. Juan Peron défia tous les pronostics en se faisant élire au premier tour du suffrage universel. Depuis, je n'avais plus eu la moindre de leurs nouvelles. Ils étaient très antipéronistes, avaient-ils pâti de la très longue période de dictature militaire violemment répressive qui avait suivi cette décevante élection? On se souvient encore des Folles de Mai. J'avais le cœur battant en composant les numéros des trois Achard répertoriés dans l'annuaire téléphonique. Ils étaient bien vivants, le père comme la fille. Lui avait perdu de sa superbe mais continuait d'exercer; elle avait poursuivi un carrière de danseuse au Teatro Colon et dirigeait l'école de danse. Elle n'avait pas souffert du régime politique. «*Tu comprends, me confia-t'elle alors que nous déjeunions près de l'aéroport, l'Argentine est un immense désert... Une fois sorti de Buenos Aires qui contient la moitié de*

la population, tu peux rester des mois ou des années dans une ferme, sans que personne ne te trouve». Elle redoutait que le pays ne sombre dans le communisme, car elle ne voyait aucune issue politique à la situation de crise générale qui y sévissait gravement. Les citoyens n'avaient aucun sens de l'état et chacun se débrouillait comme il le pouvait avec l'unique pensée de la sauvegarde instantanée de son intérêt personnel. Cette antienne-là sera valable pour toutes les capitales que je visiterai sur ce sous-continent. Endettement énorme, corruption généralisée, laxisme et démagogie affichés, fuite des dollars empruntés vers des comptes bien protégés à Miami ou à Puerto Rico, tout cela ne serait soluble que par la *cancellacion de la deuda*. On empruntait à tour de bras, mais on ne payait pas ses dettes et il était inconvenant de s'en offusquer.

La veille de mon départ pour Santiago du Chili, j'eus le pressentiment qu'il y aurait des difficultés. Pour la première et dernière fois de mon voyage, je téléphonai à l'ambassade de l'étape suivante. Après deux bonnes heures d'attente parce que les communications n'étaient pas simples entre deux pays qui ne sympathisaient pas, j'obtins l'attachée culturelle qui tomba des nues. Non, elle n'était pas au courant de mon arrivée. Je lui expliquai mon voyage et mes obligations de relation publique. Elle me promit de faire de son mieux. En gagnant l'aéroport de Buenos Aires, on passe le long du musée de l'Aviation où, en plein air, s'exhibent les avions de l'Aéropostale. Petite pensée émue pour Mermoz, Saint-Exupéry, Collinet qui ont bercé mon enfance au point de m'avoir fait songer à devenir pilote d'avion quand je serais grand.

SANTIAGO DU CHILI

Après deux milliers de kilomètres de pampa plate comme la main, plantée de temps en temps de très beaux arbres, on passe au-dessus de la Cordillère des Andes, près de l'Aconcagua. Il faisait un temps magnifique. Le Chili est un pays très long et mince et les avions passent relativement près des pics pour plonger sur l'aéroport de Santiago. J'aime les Alpes, mais les montagnes des Andes sont plus que belles. Elles sont autres.

Je n'ai aucune sympathie pour le Maréchal Pinochet non plus que pour sa dictature. L'accueil qui me fut réservé au contrôle de l'immigration fut cordial à souhait, rarement comédien exprima aussi bien le mépris dégoûté du préposé devant *EL PA-SA-PORRR-TE-DEL-PRRRE-SI-DEN-TE-MIT-TERRR-RRRAAN-DDD*, examiné sans aucune sympathie et qu'il rejeta vers moi en le faisant glisser le plus loin possible au bout de son bureau sans même me le tendre. L'attachée culturelle m'attendait, tout sourire, car elle avait pu tout préparer comme je le souhaitais et m'invitait même à loger chez elle. Santiago fut la meilleure étape de mon périple. Le Chili est un des plus beaux pays du monde et l'un des quatre où j'aurais pu songer à émigrer. Je rencontrai beaucoup de gens qui, eux, n'étaient pas heureux et rêvaient d'un parcours inverse. Le chef de la délégation chilienne, un ancien élève de Nahum à Beaujon, était déjà parti dans l'hémisphère Nord, mais sa francophilie était notoire et nul ne doutait qu'il ne vote pour nous. Je maîtrisais l'espagnol de mieux en mieux et je donnai là ma meilleure prestation.

Je garde de Santiago le souvenir d'une ville magnifique flanquée des deux Cordillères. La nature y mêle les richesses de la terre et du Pacifique. J'y fis des repas somptueux arrosés de vins dont la qualité supérieure pouvait déjà rivaliser avec les meilleurs de France. Pays producteur de pierres précieuses et semi-précieuses, le commerce souffrait de son isolement diplomatique. Dans une boutique d'un quartier passablement détruit par le dernier tremblement de terre, je m'offris un échiquier en onyx. L'attachée culturelle me convia à l'accompagner au mariage d'un des employés de l'ambassade de France à une centaine de kilomètres au sud de la capitale. J'y goûtai un verre du produit de chaque étape de la vinification du raisin d'une vigne

puissante, en mangeant des oignons et du pain dans ce petit village d'allure assez fruste et où la noce se déroulait dans une atmosphère cordiale et dépouillée. Il n'était pas question de visiter les *poblaciones* dans lesquels même la police n'entrait pas et où les habitants étaient censés vivre au bord de la sauvagerie la plus primitive. Les quartiers résidentiels de Santiago étaient entourés d'une ceinture de sécurité étanche; les explosions de violence étaient quotidiennes, mais ne s'y propageaient pas. Le très courtois ambassadeur Depis sera le seul à ma connaissance à rendre visite au délégué chilien dès son retour pour le remercier de son soutien.

LIMA, PÉROU

En fin de soirée, après deux jours de rêve, je m'envolai pour Lima où j'arrivai très tard, après le couvre-feu. Le conseiller culturel, M Rose, m'attendait, heureux d'accueillir un compatriote mais anxieux de devoir conduire dans les dangereuses banlieues de Callao et de Lima. Il fallait d'ailleurs un sauf-conduit pour se déplacer dans de telles conditions qui offraient des cibles faciles aux terroristes du Sentier Lumineux. L'atmosphère me rappelait celle des villes comme Alger et Belfast, quand coexistent un faux sentiment de paix civile dans les quartiers protégés et des mesures draconiennes de police armée cloisonnant et la vie quotidienne et la cité dichotomisée. J'avais une chambre à l'hôtel Sheraton qui ressemble à une forteresse fortifiée construite autour d'un patio. Y logeait aussi l'équipe de football d'Argentine qui rencontrerait celle du Pérou le lendemain dimanche, également pour cause de qualification au *Mundial* de Mexico. C'est ainsi que j'eus l'honneur d'être frôlé par Diego Maradona, un tonneau tout en muscles, tout petit par la taille, mais immense par le talent.

Le dimanche matin, après le petit-déjeuner, on frappa à ma porte et quatre jeunes gens se présentèrent pour me guider pendant une visite de la ville à plein-temps du matin au crépuscule. Le chef, Jorge Velasquez-Pomar, dominait les trois autres grâce à son aisance à s'exprimer en français qu'il avait appris à l'Alliance Française. Trois ans auparavant, ils avaient fondé une *ASOCIACION FRANCOPERUANA DE LOS ESTUDIANTES EN MEDICINA*, en réaction contre l'américanisation de la médecine péruvienne qui, trop poussée, la rendait de moins en moins adaptée à un pays en voie d'appauvrissement continu. Élevé comme beaucoup de Sud-Américains dans la philosophie du *Sillon* de Marc Sangnier, il tentait de persuader la France de lui procurer une bibliothèque de livres et de revues de langue française. Il m'exhiba un dossier dans lequel figuraient deux articles très courts publiés dans le *Quotidien du Médecin*. Il se désespérait du silence qui s'en était suivi. Le Pérou ne figurait pas dans le cadre des pays prioritaires. Le petit groupe me conduisit à la Plaza de Toros pour me faire humer l'odeur pestilentielle qui s'exhalait des bidonvilles impénétrables qui commençaient là. La suite fut plus touristique et, après un déjeuner dans un restaurant de pêcheur de Miraflores, je leur exprimai le désir de visiter le Musée ethnologique, ce qu'ils firent exhaustivement. Quiconque a lu «Le Temple du Soleil» ne peut que s'imbiber aux sources des présentations touchant aux civilisations successives des Indiens péruviens. Ces jeunes gens faisaient étalage d'une fraîcheur d'âme exceptionnelle et leur sincérité aurait arraché des larmes au moins sentimental des culottes de peau du Quai d'Orsay: ce jour-là, ils sacrifiaient leur passion du football à leur faim de francité. Il fallait les voir se tendre à chaque fois que leur transistor vociférait les phases du match. Comment décrire la gigantesque ovation qui sortit de leurs poitrines quand le speaker émit l'interminable G₀₀₀₀₀₀₀OOOOOL qui signait la victoire du Pérou sur l'Argentine sur le même score étriqué qu'à Asunción. Après la visite au Mercado Inca où ils se désolèrent que je ne dépense pas les devises qu'ils imaginaient plus grasses que dans la réalité, et sur un dernier soda Inca Cola, je les quittai en leur donnant l'assurance que je me battrais pour eux à mon retour. Je ne rencontrerai nulle part ailleurs un tel amour pour la France et sa culture. Il fallait qu'ils fussent bien naïfs pour croire à un miracle dont ni l'expérience de leurs aînés ni leur ignorance des réalités de l'extérieur n'avaient altéré

l'image inoxydable. Le Conseiller culturel M. Rose me donna les moyens de contacter un professeur d'économie qui avait formé Alan Garcia à l'Université et qui ne me répondra pas et pour le Secrétaire Général de l'Union Latine, Philippe Rossillon, qui sera plus réceptif.

Le lendemain, je rencontrai différentes personnalités radiologiques. Le délégué péruvien m'écoula avec attention mais ne s'engagea pas. Il appartenait à une fraction relativement proche de la ligne nord-américaine du Colegio Interamericano. Depuis un certain temps, je commençais à fermenter ce qui pourrait être un projet de coopération culturelle médicale fructueuse entre la France et les pays latino-américains à adapter aux réalités économiques des deux partenaires et évitant les écueils liés aux pesanteurs sociologiques. Il y avait une énorme demande de bourses pour étudier en France; elles étaient d'un montant trop modeste pour permettre de vivre décentement dans nos villes universitaires et nombre de séjours étaient trop courts pour être efficaces. La sélection était trop rigoureuse pour ne pas sécréter des pressions en faveur des enfants des classes les plus fortunées et les mieux introduites. En France, on ne leur donnait pas de responsabilités effectives et vite, nombre de boursiers se contentaient d'un voyage semi-touristique et en fin de compte frustrant pour les meilleurs cerveaux. Qui plus est, la tentation de ne pas se retourner dans le pays d'origine occupait ceux qui s'implantaient bien. Le brain-drain des Etats-Unis, beaucoup mieux organisé au travers notamment des grandes universités jésuites, offrait de bien meilleures situations ; il y avait toutefois à considérer les effets négatifs de la *morga norte-americana* et le mépris des Latino-Américains pour les Anglo-Saxons qui affectaient surtout ceux qui s'installeraient loin des Etats du Sud hispanophones, ceux qui ne pouvaient pas partir ou ceux qui étaient redhibitoirement allergiques à l'anglophonie. La France - à supposer qu'elle en ait eu envie et ce n'était plus le cas - n'avait pas les moyens de mener une politique d'aussi grande envergure. Je commençais à penser que, en radiologie du moins, on pourrait organiser un concours pour un nombre restreint de places, ce qui aurait pour mérite de créer une compétition franche et symboliserait l'ambition de maintenir une influence ou de la créer là où elle avait disparu sinon jamais existé.

L'hôpital où est enterré Carrion, un très grand parasitologue péruvien décédé très jeune après avoir identifié une maladie qui porte son nom, a été bâti avec une architecture très originale avec sa cour hexagonale en bois tropical, censée être d'inspiration française. Le chef de service de la radiologie, le professeur Arias-Schreiber, se désolait de la panne prolongée d'une de ses tables dont il fallait réparer le tube à rayons X; la CGR refusait de s'exécuter, sans doute parce qu'elle savait qu'elle ne serait jamais payée. Après avoir visité un hôpital sud-américain, on n'avait pas envie de tomber gravement malade. Il était vivement conseillé d'avoir sur soi la liste des cliniques recommandées par l'American Express, une excellente assurance de rapatriement sanitaire et une profonde croyance dans la protection de Saint Christophe contre les accidents de la route. Le chef de la radiologie de l'hôpital de la Police venait de recevoir un appareil d'angiographie numérique, mais se désolait, lui, de n'avoir pas encore reçu le logiciel qui l'aurait rendu fonctionnel. Le soir, le très serviable agent de la Schering m'emmena écouter un opéra andin dans un restaurant proche de la place Carlos Gardel, ce natif de Toulouse décidément promu gloire sud-américaine. Il est très difficile d'obtenir des créoles qu'ils vous offrent de la musique indienne. On en entendait davantage à Paris aux hasards des désordres politiques qui nous ont envoyé les Quatre Guaranis et les Quilapayuns. Juste avant de prendre l'avion pour Guayaquil, j'eus le temps d'acheter quelques pièces en laine de lama et de visiter le Museo del Oro et ses pièces d'art Inca.

GUAYAQUIL, EQUATEUR

La compagnie Ecuatoriana de Aviacion possédait alors une flotte de quelques jets

décorés par Calder à une époque où l'Equateur vivait richement du pétrole, ce qui n'était plus le cas en 1985. L'avion fit escale à Quito pendant deux heures. Il fallait descendre dans les salons d'un très joli aéroport au décor andin presque luxueux. Je ressentis alors un profond malaise général, une sensation de grande angoisse sans motif précis. J'avais le droit de me sentir fatigué, mais je n'avais aucun symptôme de maladies tropicales ou autres. Ces sensations déplaisantes cessèrent dès que l'avion décolla et à la descente à Guyaquil, j'étais parfaitement en forme. Je demandai toutefois la faveur de me reposer quelques heures à l'hôtel. Il était loin le temps où le général San Martin et Simon Bolivar avaient quitté respectivement Buenos Aires et Caracas et chevauché à marches forcées dans la jungle pour se rejoindre et proclamer l'indépendance des colonies espagnoles et se répartir les zones d'influence ; cela se passa à Guyaquil le 9 août 1822 et un monument commémore cet événement capital qui rattacha l'Equateur à la *Gran Colombia*.

En 1985, l'influence hispano-mauresque avait fait place à celle des Yankees: je ne trouverai plus jamais de bidet dans la salle de bain des hôtels dans lesquels je descendrai au nord du Pérou. À la télévision, un épisode de « Dynasty » succéda au rituel discours du Président et son verbiage démagogique latin. Après les *cien mil millones de mil millones de pesos* et de *sucres*, c'était au tour des *soles* comme plus tard des *bolivares* de percuter les oreilles de ceux qui n'avaient pas d'autre espoir que les gains improbables à la loterie nationale. Partout en Amérique latine, je verrai des soap-operas américains de type Dallas ou Dynasty, des dessins animés japonais qui m'apprendront qu'un ordinateur est *una computadora*, et le clip d'*Ethiopia* «*We are the world, we are the children...*». Il régnait une température équatoriale à Guyaquil qui est sur un delta au bord du Pacifique, mais je supportais maintenant bien la chaleur même lourde, mon syndrome africain avait guéri, à mon grand soulagement. Je retrouvai un urologue que j'avais connu à Necker parmi l'auditoire qui assista à ma conférence. Après une visite au Consul de France qui m'exprima son amour pour ce pays exubérant qui ne connaîtrait jamais la disette tant la nature était généreuse en fruits, légumes, poissons et gibier, je fus invité par les radiologues à déguster du crabe et de la bière, la meilleure du monde, dit-on. Avant de quitter l'Equateur, la préposée du Consulat, une institutrice contractuelle, me demanda si j'avais bien pris la précaution de ne pas boire de l'eau du robinet. Elle me pronostiqua une amibiase lorsque je me souvins que je m'étais lavé les dents sans recourir aux bouteilles du frigo, comme à Bahia: l'eau de Guyaquil était limpide, elle! J'y échapperai, fort heureusement.

BOGOTA, COLOMBIE

Dès ma sortie de l'aéroport de Bogota, je retrouvai l'angoisse qui m'avait saisi à Quito. Elle ne se calma pas à l'hôtel et, fort oppressé, je me rendis à l'ambassade. J'y appris que le mal-être que je ressentais n'était que la conséquence du manque d'oxygène lié à l'altitude de ces deux capitales, supérieure à 2500 mètres par rapport au niveau de la mer. J'en avais pour trente-six heures et, si je ne voulais pas me retrouver en réanimation comme Françoise Sagan, il valait mieux que je n'en fasse pas trop. D'ailleurs le radiologue local, submergé de travail, m'assurait de sa sympathie et jugeait inutile de me rencontrer. Il avait donné des instructions à sa délégation afin qu'elle vote pour Paris. Je ne garde pas un très bon souvenir de mon séjour à Bogota où rien n'avait été organisé pour ma visite en dehors d'un déjeuner mondain avec le président de la Société franco-colombienne de médecine, un endocrinologue ancien interne des hôpitaux de Paris dont le nom m'était connu. Il me fit part de son désir de voir la recherche médicale se développer localement. Il était prêt à accueillir un Français compétent mais, à la seule condition, qu'il se moule dans le conformisme bourgeois du pays, c'est-à-dire qu'il soit marié et père de famille. La ville suintait la violence à fleur de peau et aussi bien y vivre que de s'y promener était dangereux; en témoignera le spectacle d'un homme dépoitraillé que je

croisai dans une rue, lardé de plaies thoraciques sanglantes. Je ne manquai pas le Museo del Oro. Sur un petit marché, un haut-parleur diffusait des chansons d'Aznavor en espagnol. Le mal d'altitude se calma effectivement au bout de deux jours et il me resta à accomplir un saut à une agence pour régler le seul problème de vol en avion du voyage. Je me félicitai d'avoir résisté à l'impulsion d'inclure par pure curiosité une escale à la Paz, capitale de la Bolivie située à 4000 mètres d'altitude et sans intérêt tactique puisque la société nationale n'était pas membre de l'ISR. De même, l'ascension du Machu Pichu par Cuzco aurait été une folie furieuse.

CARACAS, VENEZUELA

Je finis par m'envoler pour Caracas, belle ville atteinte de la même frénésie que Sao Paulo. Le long de la montée de l'aéroport vers la métropole, les *ranchitos* aux couleurs pastel paraissaient presque gaies, si on faisait abstraction de la même pauvreté que dans les *favellas* de Rio. Curieusement, des antennes de télévision pointaient sur presque tous leurs toits. L'attaché culturel était dynamique, mais il n'avait pas pu joindre le délégué vénézuélien, déjà parti pour les USA et personne ne savait pour qui il voterait. J'ai vadrouillé dans Caracas et admiré ses beaux buildings construits par les Italiens et les Brésiliens émigrés, presque aussi nombreux que les Ibères. J'ai été bien reçu et véhiculé par un couple de radiologues dont l'une souhaitait acheter un mammographe CGR dont l'agent m'accueillit chez lui pour une agréable soirée. Je garde peu de souvenirs de cette ville. J'avais décidé avant de quitter Paris de ne pas emporter d'appareil photographique avec moi afin que je n'éprouve aucune distraction d'ordre trop touristique pendant cette mission qui demandait une intense concentration. L'inconvénient de cette formule est une absence de support d'imagerie susceptible de rafraîchir ma mémoire. Pour être franc, je commençais à en avoir marre de ce voyage extraordinaire qui me permit d'être alors une des très rares personnes ayant une connaissance en temps réel et documentée de tous les pays du sous-continent latino-américain.

PANAMA-CIUDAD, PANAMA

Je m'envolai avec plaisir pour la République de Panama et sa capitale, au choix *Panama-Ciudad* ou *-City*. On pouvait choisir sa langue, soit l'espagnol que je privilégiai chaque fois que ce fut possible pour le plus grand plaisir de mes hôtes, soit l'anglais. Je m'aperçus alors que je pouvais passer alternativement de l'une à l'autre de ces langues, sans recourir à la gymnastique d'une traduction française obligée, comme cela avait été le cas au Brésil et dans le Cône Sud. La Présidente de la Société Panaméenne de radiologie était une très belle femme noire qui me fit l'honneur d'un très grand dîner-conférence, durant lequel, pour la première fois depuis mon départ, je fus harcelé de questions, positives dans l'ensemble. L'un de mes interlocuteurs tenta de se comporter en interpellateur peu complaisant, mais s'enferma dans sa dialectique en anglais, valorisant ainsi ma prestation.

La Présidente me fit visiter son hôpital et me présenta à une pédiatre qui montait une collecte de lait maternel à domicile pour l'élevage en couveuse de ses prématurés. Elle se heurtait aux préjugés des femmes qui craignaient superstitieusement cette traite artificielle, alors qu'elle étaient volontiers mères nourricières classiques pour bien d'autres bébés. Pourrais-je obtenir un clip vidéo dans lequel une très belle jeune femme française - pourquoi pas Brigitte Bardot, connue de toutes ici? - montrant son bonheur de donner son lait pour une noble cause? L'ambassadeur de France m'exprima, devant un pisco sour suivi d'un ceviche aussi goûteux qu'à Lima, son désir de voir se construire un hôpital français dans cette ville qui est la vitrine commerciale du monde orienté vers l'Amérique Latine, projet qui suscitait beaucoup d'animosité, la fiabilité du matériel français étant fortement mise en doute. Que la foi soit bonne ou mauvaise, il y a un

long chemin entre la sympathie et le passage à l'acte et à la signature d'un contrat. Il faut une certaine dose d'héroïsme pour acheter la médecine française quand on a de fortes raisons de penser que la maintenance ne suivra pas.

J'eus le temps de visiter le Quartier Français où se cultivait encore la mémoire de Ferdinand de Lesseps. Déboucher sur le canal de Panama est un moment d'intense émotion; le chenal fait une trouée dans la jungle et l'on se croit le long du Canal de Bourgogne ou du Midi. Le vert était tendre, l'herbe rase, l'eau calme et sereine entre les berges nettes comme la Suisse; le transit des bateaux s'était arrêté au passage d'une écluse, un ketch à l'élégant équipage *british* précédant des cargos. Je rendis visite à la jeune épouse du militaire qui s'était occupé de moi à Asunción. Elle venait achever sa grossesse auprès de sa mère, l'épouse française de l'ambassadeur de Grande-Bretagne. À peine trois semaines s'étaient écoulées entre nos deux rencontres et elle fut heureuse d'apprendre que ce voyage qui donnait tant à rêver à tous ceux que je rencontrais s'achevait sans encombre et avec succès. L'ambassadeur était un parfait gentleman qui ne s'offusqua pas d'un enthousiasme qui ne pronostiquait pas la victoire de Birmingham, UK.

WAIKIKI BEACH, HONOLULU, OAHU ISLAND, HAWAÏ

Je m'envolai pour Los Angeles à quatre heures du matin et de là, directement pour Honolulu dans un Boeing de United Airlines presque vide, où j'atterris le jeudi après-midi. J'obtins de la réceptionniste de l'hôtel Hilton de Waikiki Beach l'une des plus belles chambres d'un étage très élevé donnant sur le Pacifique, sur le balcon de laquelle j'éprouverai un saisissant et irréductible vertige. Le lendemain, je fis un tour en ville et attrapai en quelques minutes un méchant coup de soleil sur la plage en me séchant d'un bain tiède dans une mer transparente de carte postale. La délégation française, avec Maurice Tubiana, Jean-Michel Bigot, Michel Bellet, François Eschwège, Laurent Raillard et leur smala arriva plus tard, épuisée par un vol qui les avait fait transiter par Amsterdam et Vancouver; ils avaient à métaboliser un décalage horaire de quatorze heures! Nous savions qu'avec un dollar à dix francs cinquante, nous ne serions pas riches. Nous étions surpris qu'il y eût aussi peu de monde attendu au congrès. Des nouvelles assez pessimistes avaient diffusé ces derniers mois selon lesquelles les Américains se heurtaient à de grandes difficultés.

Le dimanche, la firme 3M organisa un pique-nique dans un hôtel & resort offert aux délégations étrangères. Quelques-uns d'entre nous manifestâmes l'envie de faire un parcours de golf. Je restai seul dans une voiturette jusqu'à ce qu'un monsieur brun, court et râblé viennois s'assoit sur l'autre siège. Nous partîmes silencieux vers les premiers trous. Joueurs trop moyens, nous étions talonnés par un couple d'Américains impatients qui se mirent à nous canarder et l'une de leurs balles vint percuter l'occiput de mon voisin qui répondit en vociférant quelques imprécations dans un anglais à l'accent rocailleux. Du coup, nous engageâmes la conversation en commençant par nous présenter l'un à l'autre. Selon sa carte de visite, le docteur Sundersham Aggarwal exerçait à New Delhi; il était le chef de la délégation indienne. Je jouais avec notre adversaire le plus dangereux. Nous sympathisâmes immédiatement et le soir, les deux délégations dînèrent ensemble dans une excellente atmosphère. Les pointages que nous nous essayions à faire nous laissaient encore dans l'incertitude et les Indiens étaient très optimistes.

Le mardi matin, les Anglais invitèrent tous les délégués à un breakfast; pleins de majesté et quelque peu distants dans leur cérémonial, ils apparurent avec les signes ostentatoires, chaînes et sceaux, du très monarchique Royal College of Radiology. L'agente de la British Airways, assise

à ma droite, me bassina de commentaires acides, l'Entente Cordiale ne fonctionnait pas. Seul Maurice Tubiana fut invité à la réception offerte par la délégation thaïlandaise. En fin d'après-midi, nous avons la nôtre, au magnifique hôtel Halekulani, préparée avec soin par Monsieur Dagouat, notre représentant de l'Office du Tourisme Parisien, et Madame Lanfrey, notre contact avec Air France. La plupart des délégués internationaux purent assister à la présentation de notre montage audiovisuel que le Parc des Expositions avait fait réaliser par des professionnels. Avec Messieurs Pauphilet et Jéchoux, François Contenay, nos vice-présidents Roger Wackenheim et Jacqueline Vignaud, Alain Laugier et Alain Chevrot, nos femmes et nos représentants de l'industrie française, nous formions une escouade solide, soudée, concentrée, mais joyeuse et décontractée qui tranchait avec celles de nos concurrents. Nous restâmes pendant deux heures à l'écoute de nos invités; je revis plusieurs de mes amis sud-américains et fis la connaissance des représentants du Chili, de Colombie, et de Panama qui me confirmèrent leur soutien.

Notre moral était bon lors de la soirée occupée par un dîner organisé par la CGR pour rencontrer la délégation japonaise. L'ambiance était beaucoup plus compassée sinon austère et, aujourd'hui encore, je ne peux pas affirmer que nous avons convaincu le Professeur Tokuro Nobechi de voter pour nous ce soir-là. Une chose était évidente, ils étaient furieux contre les Américains qui avaient totalement raté leur congrès. Le nombre de participants était très faible, à peine plus de quinze cents. Leurs radiologues ne s'étaient pas sentis concernés par cette manifestation qui ne se situait ni à un niveau scientifique élevé, ni dans un endroit touristiquement séduisant tel que se présente Hawaï en juillet. Ils avaient été également desservis par une grève dure de la compagnie United Airlines qui n'avait cessé que quelques jours avant l'ouverture du congrès. Les Japonais n'étaient pas les seuls à se plaindre. Les industriels tenaient leur exposition technique à deux bons miles du congrès dans de très jolies installations Pschitt Orange-Pschitt Citron ultralégères et incapables de supporter la moindre averse tropicale. Aussi n'y trouvait-on aucun appareillage mais seulement des prospectus et plus d'hôtesse désœuvrées que de visiteurs. Les Sud-Américains étaient furieux parce que l'anglais était la seule langue officielle du programme, contrairement aux statuts de l'ISR. Je promis au délégué argentin, le seul venu avec un groupe de compatriotes, plus proconsulaire que jamais, que la France voterait pour lui conférer un siège au Conseil Exécutif de l'ISR. Le Professeur Itazil Benicin dos Santos me tomba dans les bras; il était aux anges car j'avais emprunté à Panama le même vol Varig pour Los Angeles que lui et il m'y avait vu m'installer dans l'atmosphère nocturne du Boeing endormi. Les Européens étaient très peu nombreux, car le dollar américain cotait à plus de dix francs et l'archipel d'Hawaï situé aux confins de la ligne de changement de date était beaucoup trop éloigné. Avec une cinquantaine de congressistes, les Français étaient de loin les plus présents.

L'Assemblée Générale de l'ISR commença par les interminables rapports du Président, du Secrétaire général et du Trésorier. Je ne me souviens plus très bien dans quel ordre se firent les passages des présentateurs officiels des pays candidats. Indiens et Thaïlandais s'axèrent sur des vidéocassettes purement touristiques. Le montage audiovisuel des Anglais était d'une bonne facture technique mais d'une totale platitude. Birmingham, même proche de Stratford-upon-Avon et son héritage shakespearien, n'excitait pas et eux qui avaient inventé la scanographie et l'IRM ne songèrent même pas à en faire mention. Exploiter Paris était une tâche plus facile mais, s'il y avait un peu trop de gastronomie à mon goût, nous avons tenu à mettre des ingrédients destinés à valoriser notre désir de bâtir un congrès scientifique sérieux. Sauf quelques brèves syncopes, jamais je n'ai douté de notre victoire finale, mais jamais non plus je n'aurais imaginé que nous puissions vaincre dès le premier tour de scrutin. Pendant des semaines, nous avons conjecturé sur des scénarii à trois tours, le dernier devant être éliminé à chaque fois, nous laissant affronter un pugilat avec les Asiatiques en finale. La sanction était sans appel, nous vainquions

avec vingt-six voix, cependant que la Thaïlande passait devant l'Inde d'une courte tête et les Anglais, bons derniers avec cinq voix charitablement alimentées par leurs ex-dominions blancs de l'hémisphère Sud. Le scrutin à bulletin secret nous épargnait les séances de remerciements personnalisés. Nous reçûmes une ovation enthousiaste qui nous fit chaud au cœur. Nous avons mené notre affaire avec professionnalisme et en tirions un grand profit puisque nous n'avions dénigré aucun de nos adversaires. Nous croisâmes la délégation indienne avec tristesse, car elle avait été la plus charmante et sa déception était à la hauteur de ses illusions.

Préparer CM'87 était la tâche suivante. Le lendemain du vote, j'avais l'esprit libre pour recevoir les représentants des sept firmes productrices d'agents de contraste, convoquées pour un business-breakfast pour définir les bases du symposium CM'87. Ils avaient reçu un petit mémoire préparé en vue d'une discussion que je voulais critique et exhaustive. Nous colligeâmes tous les éléments négatifs des symposia précédents. Il en sortit un modèle qui sera consacré par l'expression «esprit de Montbazou». Il fallait un *numerus clausus*, mais suffisamment souple pour que les cinq continents soient représentés et que des personnalités encore inconnues puissent être incorporées. Il fallait aussi que les sept firmes soient traitées sur un pied d'égalité: chacune serait représentée par quatre délégués et par trois communications orales inscrite dans le programme scientifique, tous et toutes intégralement choisis par elle, sans aucune censure en provenance du Comité scientifique. L'idée prévalait selon laquelle chaque firme aurait le désir de promouvoir ses meilleurs travaux de recherche, pour faire bonne figure devant leurs concurrents. On éviterait ainsi de tomber dans l'hypocrisie habituelle dans laquelle on accueillait une participation de l'industrie dans les programmes scientifiques. La délégation française ne représenterait pas plus de dix pour cent du panel et du programme. La langue officielle serait l'anglais, sans traduction simultanée, à la fois pour des raisons de budget, de communication entre les participants et de place dans la salle de réunion qui devrait rester conviviale. Le symposium serait localisé dans une *trappe*, c'est-à-dire un lieu duquel les participants seraient de l'impossibilité physique de s'enfuir. Les Américains avaient beaucoup déçu à San Francisco en profitant des facilités de transports pour ne passer que le minimum de temps dans le symposium. Certains prirent l'avion la veille au soir de leur présentation et repartirent dès la fin de la discussion; d'autres prirent avantage du décalage horaire entre les deux Côtes pour arriver par l'avion du matin et ne passer que quelques heures dans la salle de conférence. Or l'intérêt majeur de réunions de ce genre tient dans les rencontres et les discussions informelles entre scientifiques lors des repas et des soirées. Le choix du Broadmore à Colorado Springs avait rempli ce rôle. Il y eut un peu trop de monde à Lyon, mais, on lui avait surtout reproché sa localisation dans un complexe éloigné de la ville et difficilement accessible; plus *grave*, les réjouissances gastronomiques et culturelles avaient été trop nombreuses et trop fatigantes; les scientifiques anglo-saxons sont des couche-tôt qui fonctionnent à l'heure solaire. Enfin, le symposium serait gratuit pour tous, là aussi pour éviter toute hypocrisie et crises de jalousie. Les sept firmes financeraient à parties égales, sur la base de sept mille dollars chacune, un bon budget de plus de sept cent mille francs. Je pouvais ainsi louer le Château d'Artigny pendant une semaine de printemps. Le propriétaire s'était un peu fait tirer l'oreille, le mois de mai étant très riche en jours fériés. La date avait été choisie afin que les participants puissent également se rendre à Lisbonne, où commençait, dès le week-end suivant, le Congrès européen de radiologie. Il y a une jet-set de la radiologie scientifique et de plus en plus d'occasion de voyager, d'où une certaine forme de symbiose qui peut être très favorable à l'une des réunions et désastreuse pour l'autre. Je savais que j'aurais davantage de prétendants à éliminer que l'inverse.

J'ai mon éthique de la jet-set à laquelle j'ai appartenu pendant vingt-cinq ans d'exercice; elle se refuse à organiser ou à participer à des voyages touristiques où la pédagogie et la science

ne sont là que pour justifier un avantage fiscal. Les *boon-doggles*, comme les Américains les appellent, font partie du package des avantages inhérents à la condition académique; l'on est invité à donner une ou deux conférences, toujours les mêmes pendant des années, et, le reste du temps, l'on va pêcher le saumon en Alaska ou l'espadon dans les Caraïbes aux frais du congrès. Je ne voudrais pas passer pour un vertueux excessif, mais j'ai un code d'honneur. On ne fait pas de politique internationale si l'on ne s'inscrit pas pour au moins une communication scientifique originale dans le Congrès qu'on visite, et, de préférence, on paye son inscription au congrès, de façon à rester l'esprit libre pour sa mission principale. À Honolulu, je présenterai devant un auditoire restreint mais professionnel un travail d'avant-garde mené avec les histologistes de Necker sur les effets des nouveaux produits de contraste sur les reins de souris de laboratoire de type Swiss IFFA, réagissant d'assez près comme ceux de l'homme. Les industriels n'aimaient pas mes travaux qui annihilait ou compliquaient nombre de leurs promotions commerciales, mais ils me respectaient car ils savaient aussi que je ne truquais pas mes résultats et que je vivais de leurs opacifiants sans lesquels aucune radiologie ne peut progresser à l'avantage des malades. D'où l'immense succès d'estime de la formule audacieuse que j'introduisis à Montbazou. La radiologie française se positionnait ainsi en tête des pionniers de l'éthique industrielle appliquée aux sciences cliniques, un concept alors réputé inconcevable.

Sauf à se passionner pour le golf, le surf et le windsurf sur les rouleaux du Pacifique moins monstrueux en juillet qu'en hiver, Honolulu n'a pas de ressources touristiques inépuisables. Une journée de ballade dans les plantations d'ananas et de palmiers ne suffit pas à nourrir le cerveau. Le circuit en avion des autres îles de l'archipel ne manqua pas d'intérêt, mais il était interdit de survoler la région des volcans éruptifs de l'île d'Hawaï, alors très actifs. Mon coup de soleil ne guérissait pas et menaçait même de tourner à une grave phlébite de la jambe. La providence se matérialisa par une Française mariée à un Américain agent de la CIA, recrutée par ICR'85 pour accueillir les étrangers. Je retrouvai sa trace par le biais d'un restaurant thaï où je prenais tous mes repas, une fois le congrès fermé, et qu'elle nous avait recommandé. Elle m'invita à déjeuner le dimanche midi d'un repas vietnamien et elle découvrit ma jambe avec effroi avant de la laver elle-même à l'eau claire. Elle me promit de me guérir en quelques heures. Sur ce, elle alla couper quelques feuilles d'aloès dans son jardinet et en fit des tranches épaisses dont elle m'appliqua la chair grasse directement sur la peau brûlée et infectée sur laquelle elle passa et repassa une douzaine de fois. En quelques minutes, la douleur cessa; en quelques heures, l'œdème et la rougeur disparurent; deux jours plus tard et après quatre badigeonnages, tout était guéri. Elle m'apprit alors que les métallurgistes des chantiers navals de Pearl Harbor ne partent jamais travailler sans leur tranche d'aloès frais dans un sac plastique et que leurs brûlures ne s'infectent jamais. Je raconterai plus tard cette miraculeuse guérison à Milos Sovak qui fera l'analyse chimique de la chair dans son laboratoire; il y découvrira des substances *steroid-like*, dont la structure chimique s'apparentait avec celle des hormones surrénales et qui possédaient certaines propriétés anti-inflammatoires de la cortisone; elles étaient déjà toutes inventoriées et brevetées.

Mon amie Rose-Marie de Buenos Aires m'avait raconté une drôle d'histoire faite d'une grave infection d'un rein survenue dans son enfance; à bout de ressources, elle avait été envoyée dans le nord de l'Argentine, près de la frontière brésilienne où elle avait été soignée et guérie par la bave d'un crapaud selon une méthode indienne ancestrale. Bien qu'elle fut à l'évidence sincère, j'avais avalé son récit avec réserve, mettant cette sorcellerie sur le compte de souvenirs de jeunesse mal digérés. J'eus tort car, quelques jours plus tard et sans que j'eusse évoqué ce sujet dans la conversation, l'on me raconta la même histoire à Caracas. Voilà un aloès et un crapaud qu'on ne nous enseignait pas à la faculté.

Le couple me fit visiter une léproserie située sur les hauteurs surplombant la ville, dont il s'occupait avec la même sollicitude que Raoul Follereau; j'ignorais que la maladie sévissait dans le Pacifique. Mon hôtesse était inquiète des rumeurs dont elle avait l'écho selon lequel l'antisémitisme progressait à pas de géant en France; elle avait milité à gauche quand elle était étudiante à Paris et n'avait pas oublié comment elle avait été cognée par Jean-Marie le Pen qui lui avait laissé un coquard en souvenir d'une bagarre de nuit.

EASY DRIVER IN CALIFORNIA (JUILLET 1985)

Je louai une voiture à Los Angeles pour passer la semaine de vacances qui m'attendait en Californie. Je longeai la Côte Pacifique par le Highway #1 pour faire un léger détour par le château désert des Hearst qui avait servi de modèle à Orson Welles pour son film Citizen Kane, Big Sur et ses fauves de mer rugissants qui exhalaient une odeur de terriens, Carmel et ses villas pour milliardaires. La route côtière restera très longtemps fermée sur une bonne cinquante de miles. Il fallait passer par Salinas, un eville sans intérêt, sauf pour ceux qui avaient aimé James Dean, Il faisait froid et pluvieux comme souvent à San Francisco en juillet. Je donnai une conférence sur mes parathyroïdes qui stimulera Charles Higgins; il avait quitté l'UCSD pour l'UCSF et le Moffit Hospital où il allait s'investir dans la résonance magnétique à tropisme cardio-vasculaire. Je passai la soirée chez David Spring, un urologue ami de Laure Mazzara, maintenant établie à Palo Alto, qui s'étaient retrouvés grâce à notre livre *Intravenous Urography*.

Le lendemain, je descendis d'une traite sur le Freeway #5 jusqu'à San Diego, le long de la plaine sous une température torride seulement supportable avec l'air conditionné. John Amberg m'invita à effectuer un parcours au La Jolla Country Club. «*JF, your golf has become respectable*». Je n'avais jamais aussi bien joué, comme quoi le mental joue un rôle essentiel dans ce sport infernal que j'avais massacré à Asunción, alors que j'étais l'invité d'un ambassadeur pour la première et dernière fois de mon existence et m'étais couvert de honte.

UN ÉTÉ 85 EN FRANCE

PRÉPARER BOUCICAUT-VAUGIRARD

Beaucoup de travail m'attendait à Paris. Ma demande de mutation pour l'hôpital Boucicaut avait été acceptée. J'avais deux mois pour faire mes bagages et préparer la rentrée d'octobre. Les vacances avaient vidé les services et je pouvais me faire des cheveux pour le recrutement d'une équipe médicale. J'héritais d'un service vétuste et dépourvu de tout état-major. Je n'aurais pour démarrer ni assistant, ni chef de clinique, ni interne, seulement un attaché consultant seul rescapé de la chefferie précédente. Quelques fidèles de Corentin Celton - Rino Ramella, Lyliane Dumontier, Juan-Manuel Vinas, Nicole Laborie, Armelle Tiercelin, Pascal, Guermonprez... - allaient me suivre, mais cela ne suffisait pas. Après une redoutable discussion avec l'administration pour que je récupère un nombre suffisant de vacations d'attaché de trois heures et demie chacune,

- La tradition voulait que l'on amputât le nouveau chef de service d'un bon tiers de ses effectifs, déshabillant donc Jean-François pour habiller Isidore Machin, mais là on était allé vraiment trop loin, -

j'envoyai une lettre circulaire à tous les membres du CERF pour procéder au recrutement de

quatre jeunes attachés à onze vacations hebdomadaires, le maximum qu'autorisait le règlement administratif à l'Assistance Publique. Ce ne pouvait intéresser que des étudiants en cours de formation car les émoluments équivalaient à peine à ceux d'un interne des hôpitaux, lui salarié. Je reçus une dizaine de réponses. Je n'en connaissais aucun, mais certains m'étaient recommandés par de vrais amis.

Je sélectionnai mes *Quatre Mousquetaires* après de longs entretiens personnalisés. Ils seront investis de responsabilités considérables clairement définies, en échange de quoi ils se défonderont et seront les vrais acteurs du succès de la bande de Boucicaut. Mourad Souissi venait de Necker avec un gros bagage uroradiologique, une stature athlétique et un rare pouvoir de séduction. Joël Chabriaux arrivait de l'IGR de Villejuif avec un incroyable projet de recherche en informatique scientifique en collaboration avec l'unité Inserm de Robert di Paola. Fanny Balleyguier apportait de Beaujon l'imagerie digestive, Martine Hirsch de Broussais sa pratique de l'échographie générale. Ils étaient tous inscrits en troisième année du CES et passeront l'examen national sans coup férir. Surprise agréable, comme à Corentin, l'équipe de manipulateurs était saine et compétente, garantie incontournable du succès d'un patron fondé sur une excellente collaboration amicale entre les médecins et le personnel paramédical, une exigence à laquelle je ne renoncerai jamais. Le service, petit de taille, était sur deux niveaux; très compact, il privilégiait un esprit de chapelle propice à la chaleur des contacts humains, patients et personnel inclus. L'administration m'aidera à accomplir mes objectifs, mais il me faudra plusieurs mois pour que le sous-sol soit rénové, avec un vrai bureau ouvert à tous, une bonne salle d'échographie et une salle de cours. «*Jean-François Moreau, maintenant, vous êtes devenu un homme de pouvoir*», m'avait affirmé Henri Nahum, recevant le vainqueur d'Hawaï.

LE COUP DE CORENTIN CELTON

J'abandonnai Corentin Celton avec nostalgie. M'y succédait Jeannine Pradel, obligée de quitter le condamné à mort hôpital Vaugirard où elle avait fait toute sa carrière de chef de service; sa transformation en hôpital gériatrique se fera quelques années plus tard, payée par une opération immobilière Cogedim à la facture douteuse. A Corentin, elle trouva un bijou de petit service dont j'avais obtenu la réfection de la moitié consacrée à la radiologie générale, au prix d'une action hardie, à laquelle je donnerai le nom de «*COUP DE CORENTIN CELTON*». Depuis un peu moins de dix ans, chaque établissement de l'AP se voyait attribuer une dotation annuelle de crédits d'équipement qui, dans le meilleur des cas, représentait le cinquième des besoins réels. Manifestation la plus criante de la *perte du pouvoir* des médecins, la ventilation de cette dotation était confiée à la Commission Consultative Médicale de l'établissement, le CCM élu par collègues; au cours de séances homériques s'opposaient schématiquement les nombreux petits maigres qui comptaient en KF, aux gros durs, dont les besoins s'exprimaient en MF; le radiologue en était le plus vorace et réunissait souvent l'unanimité contre lui. Qui condamnait les uns et les autres à se faire hara-kiri, au profit d'un saupoudrage qui permettrait de se présenter devant son équipe avec un os à ronger? L'intelligence ou la bêtise? Un mélange des deux, fonction de la carrure du président, nécessairement un médecin des hôpitaux, plus souvent un vieux cacique fédérateur des maigrelets qu'un jeune-turc à la vision grandiose. Les médecins, trop souvent, confondaient guitare et naviguer, s'opposaient les uns aux autres avec une frénétique intensité, parfois une violence à la limite de l'exutoire physique. L'administration y trouvait une grande source de délectation, du moins celle qui sortait de l'école de Rennes formatrice de ses futurs cadres directeurs; la traditionnelle, issue du rang, était plus circonspecte et moins technocratique, davantage (voire trop) consciente qu'elle était de l'importance du sujet dans l'acte de soin médical.

Lors de la dernière grande réunion du CCM de 1984, j'avais réussi à convaincre son président Louis Moreau, un ancien baroudeur de l'Indo avec qui s'était établie une grande complicité après une première année difficile, et tous mes collègues à sa suite, de prendre l'administration à son propre usage de la perversité. Il fallait remplacer l'unique table de radiodiagnostic télécommandée hors d'âge. Son coût épongeait la totalité de l'enveloppe hospitalière de un mégafranc à elle seule. En votant à l'unanimité l'attribution de cette somme à cette seule acquisition, le CCM mettait l'administration échec et mat; sauf à elle de perdre toute autorité en reniant son officiel discours de Raminagrobis, elle devrait payer la table sur la dotation globale du Siège de l'avenue Victoria et ventiler des crédits supplémentaires à hauteur des besoins incompressibles des «petits maigres» de Corentin. Ce qu'elle fit en offrant la réfection du futur service de Jeannine, convaincue de la pertinence de ma philosophie de la radiologie gériatrique, exprimée lors d'une Table Ronde aux Entretiens de Bichât que Marc Levesque m'avait confiée l'année précédente. Elle prit la relève avec dynamisme et prendra en charge la session consacrée à ce thème révolutionnaire lors d'ICR'89. Elle me témoignera plus directement sa sympathie en acceptant de me donner le vieux sénographe, plus utile à Boucicaut qu'à Issy qui allait bientôt perdre la chirurgie, puis la médecine universitaire au départ à la retraite de leurs titulaires.

8.2

HOMO VIR POTENS APUD LUTETIANCES 1985 - 1989

URORADIOLOGIE'86 - FILM 35MM

Il m'est arrivé une dizaine de fois dans ma vie, écrivais-je en 1985, d'entrer dans un amphithéâtre à reculons, certain que je ferais un *bide*. On n'est pas toujours au mieux de sa forme. Mais je pensais surtout à un cours que je haïssais viscéralement, tant il m'était impossible de faire entrer en cinquante minutes une initiation à la radiologie de l'appareil urogénital valable, à l'attention des étudiants en médecine débutants. Il m'aurait fallu disposer d'une tranche de deux heures; je mettrai quinze ans et un scandale pour les obtenir. Un scandale, car j'avais été une fois dans l'obligation de quitter l'amphithéâtre, furieux et engueulant des étudiants plus ou moins alors en rébellion généralisée, peu pressés d'y pénétrer, me faisant perdre autant de minutes précieuses. Le chœur des vierges professorales n'avaient pas manqué de s'en offusquer et j'avais été dispensé de ce pensum, à mon grand soulagement, mon exil corentin celtonien me mettant opportunément hors-jeu. Si j'y avais gagné en confort, c'était tout de même un des très rares échecs de ma vie d'enseignant, une verrue à éradiquer par le haut.

J'eus l'idée de bâtir le scénario d'un film sur ce sujet que le docteur O Triquet, le directeur de l'Institut Schering, me proposa de produire et de m'aider à réaliser avec une équipe de cinéastes menée par le dernier directeur du Centre audiovisuel de Saint-Cloud avant sa fermeture, Monsieur Garabédian. Les contraintes se révélèrent considérables car le film avait